



HAL
open science

Tisser le social, tisser les savoir-arts

Guillaume Provost, David Gauthier, Yesmine Karray, Claire LUCARELLI -
LE JOUAN, Lihan Yu, Kaouther Zengagui-Hachemi

► **To cite this version:**

Guillaume Provost, David Gauthier, Yesmine Karray, Claire LUCARELLI - LE JOUAN, Lihan Yu, et al.. Tisser le social, tisser les savoir-arts : Projet macsuPlanet #1 : expérimenter les processus de recherche-création en science et en art contemporain, première saison internationale. ENS de Lyon : CERCC, pp.52, 2022. hal-04036397

HAL Id: hal-04036397

<https://hal.science/hal-04036397>

Submitted on 3 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

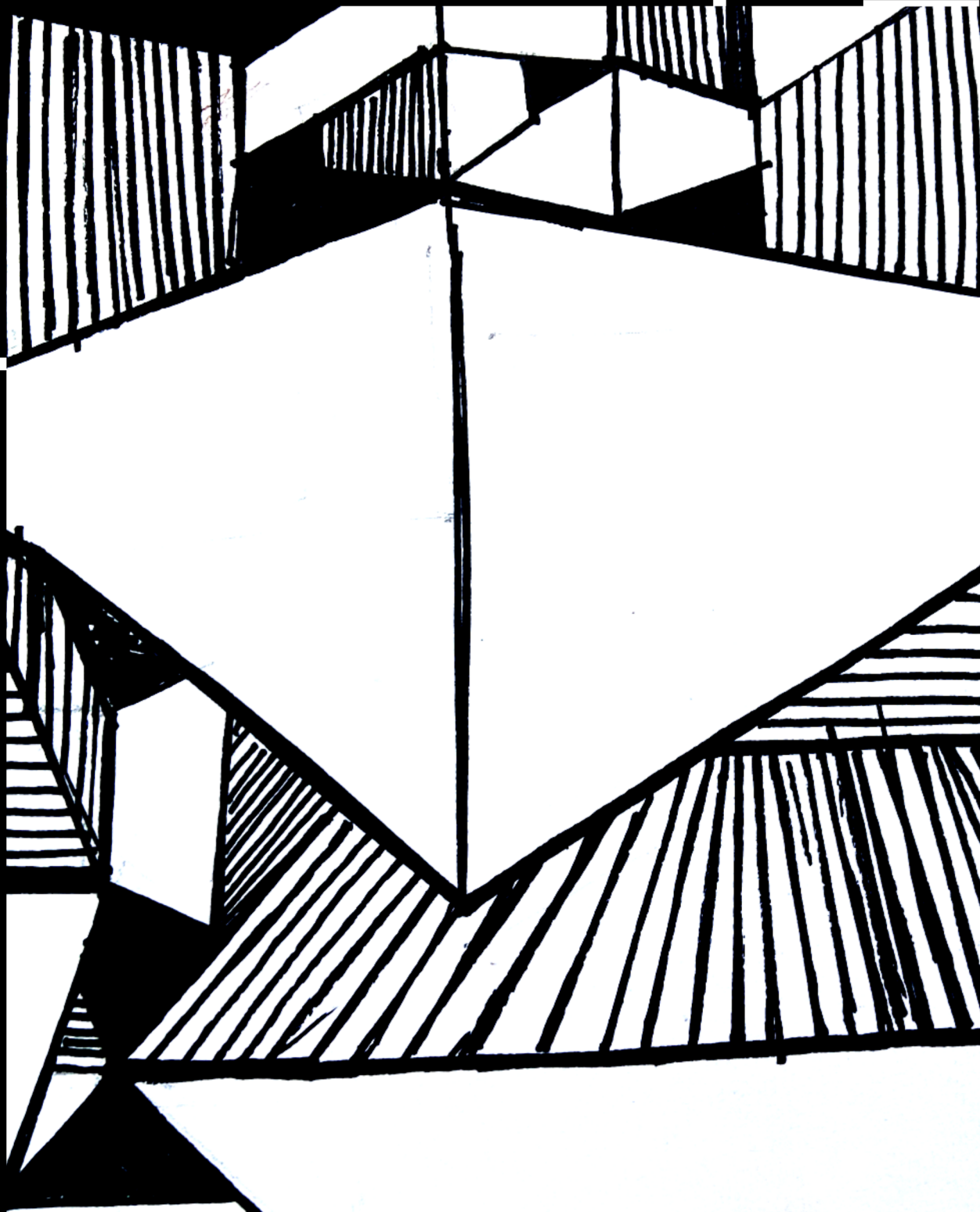
Tisser le social, tisser les savoï-arts

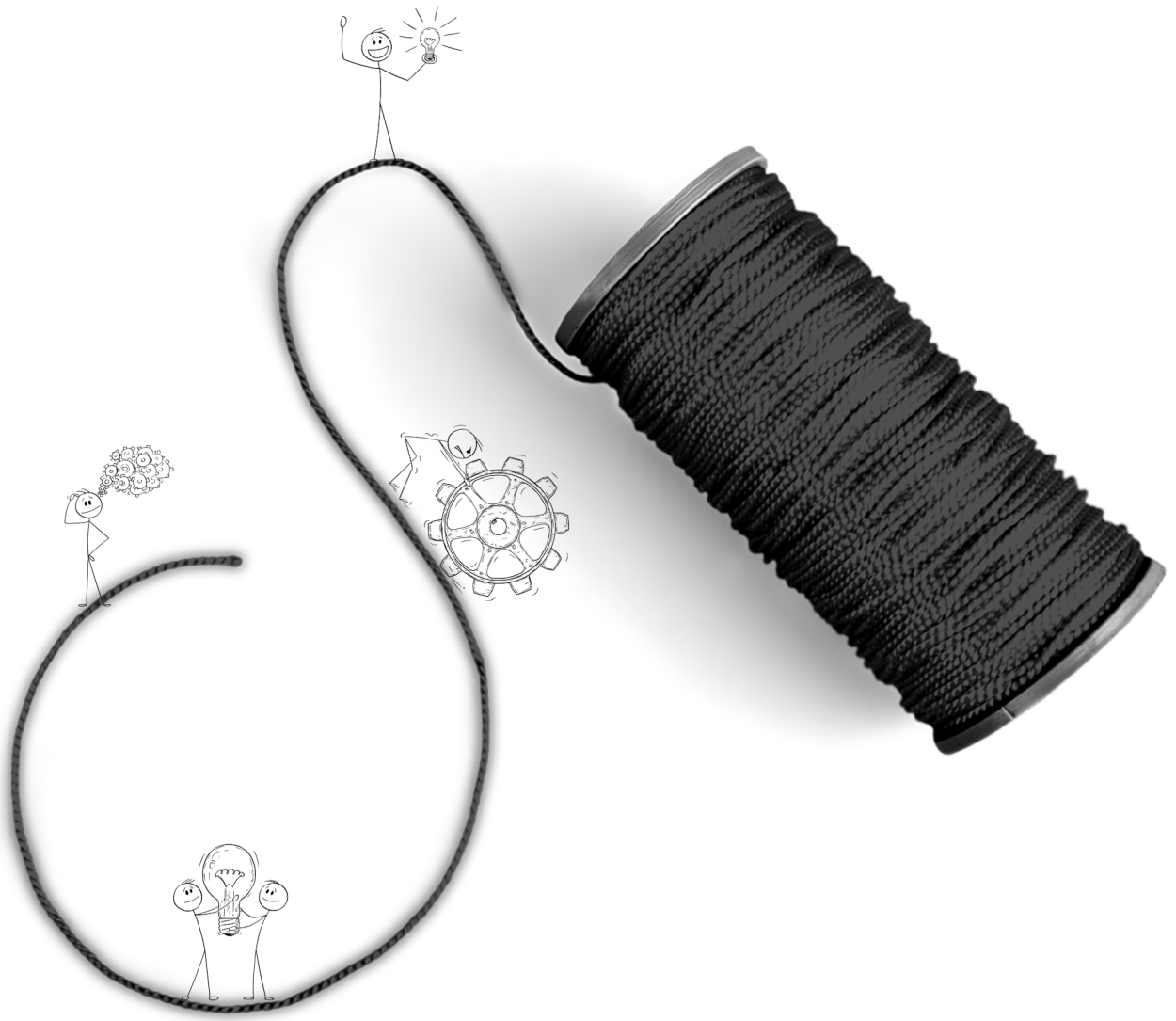
Lyon

OCTOBRE 2022

Projet macsuPlanet # 1

<https://www.mac-lyon.com/fr/programmation/macsup>







Tisser le social, tisser les savoir-arts

PROJET MACSUPLANET # 1

Expérimenter les processus de recherche-
création en science et en art contemporain,
première saison internationale

TISSER LE SOCIAL, TISSER LES SAVOI-ARTS PROJET MACSUPLANET # 1

Artiste

Guillaume ADJUTOR PROVOST

Auteurs

David GAUTHIER

Yesmine KARRAY

Claire LUCARELLI – LE JOUAN

Lihan YU

Kaouther ZENDAGUI HACHEMI

Graphisme : Kaouther ZENDAGUI HACHEMI

Édition : Claire LUCARELLI – LE JOUAN

Crédits page de couverture : Kaouther ZENDAGUI HACHEMI

Crédits photographiques de l'ouvrage : Julie CAMUS, Wen DAI, Claire LUCARELLI – LE JOUAN, Stella RAMOS-CANUT

Les écrits et les images de cette publication n'engagent que les auteurs.

Mars 2023, Lyon

Imprimeur : ENS Média

CONTENUS

1. MACSUPLANET # 1

*une recherche-création
internationale*

p. 7

2. L'ART-ENCONTRE

*entretien avec l'artiste
Guillaume ADJUTOR PROVOST*

p. 15

3. TISSER LES SAVOI-ARTS :

contributions des doctorantes

Yesmine KARRAY p. 19

Claire LUCARELLI-LE JOUAN p. 27

Lihan YU p. 31

Kaouther ZENDAGUI HACHEMI p. 41

4. A VOUS DE PARTICIPER !

carte postale

p. 49

5. BIBLIOGRAPHIE

p. 51

6. REMERCIEMENTS

p. 52



Promotion macsuPlanet 2022

Avant-propos

Au cœur de toute recherche-crédation, il y a une inextinguible soif d'expérimentation. Expérimentation, rigoureuse, protocolaire, méthodique dans la recherche en sciences exactes ou humaines et sociales, qui vise à l'objectivité ; expérimentation qui est intuitive et spontanée dans la création, au sein de laquelle la subjectivité joue au contraire un rôle clé. La recherche-crédation fait justement le pari de réunir les contraires (méthode et liberté, objectivité et subjectivité) afin de tisser, sous l'égide de l'expérimentation, différents types de savoirs, voire de « savoi-arts » ; et c'est toute l'ambition de cette édition de macsuPlanet.

Ce livret présente dans un premier temps le dispositif de recherche-crédation de macsuPlanet puis, dans un second temps, l'« Art-encontre » avec l'artiste Guillaume ADJUTOR PROVOST qui a animé cette édition et qui nous présente sa démarche.

Nous avons ensuite offert une carte blanche à quatre doctorantes ayant participé à cette édition. Quatre doctorantes aux parcours académiques et personnels d'une diversité remarquable – ce qui transparait tout particulièrement dans leurs productions. Des textes conceptuels aux méditations poétiques, des démarches académiques aux fragments autobiographiques, ces textes racontent leur expérience, leurs tâtonnements dans le processus de recherche et de création, ainsi que les rencontres qui les ont marquées comme autant de moments de grâce. Elles écrivent aussi librement les méditations ou les réflexions que cette expérience leur a inspirées, que ce soit dans leurs recherches académiques... ou dans leurs quêtes personnelles.

Par leur rencontre dans ce livret, ces textes soulignent bien en quoi ces savoi-arts hybrides entre art et science, permettent, au-delà d'un croisement de savoirs, un croisement des parcours et des êtres : de tisser les cultures et les langues, et de tisser le social.

Nous espérons, chers lecteurs et chères lectrices, que ces textes vous donneront l'envie de tisser à votre tour : en nous envoyant vos contributions par voie postale, comme autant de nouveaux fils ou tissus offerts à une toile que nous espérons en continuelle mutation.



/ PHOTO DE L'ATELIER

Qu'est-ce que la recherche- création macSUP ?

Françoise Lonardoni, responsable du service culturel au Musée d'art contemporain de Lyon, une des fondatrices, voire l'initiatrice en 2016 de ce projet Recherche-création inter-établissements et interdisciplinaires, dresse une définition dans son Prologue performatif intitulé « macSUP : un écho de "l'art comme expérience" » (in Dayre Éric et Gauthier David (dir). *L'art de chercher. L'enseignement supérieur face à la recherche-création*, Hermann, oct. 2020) :

“1. Programme macsuP : description

Durant six mois, des artistes, des étudiants et des enseignants-chercheurs rapprochent leurs processus de recherche, pour faire *in fine* une proposition au public du musée. Certains principes président à l'organisation, comme mélanger la provenance des étudiants à l'intérieur des groupes, ou travailler de la même manière, que l'on soit enseignant ou étudiant. Il ne s'agit plus d'enseigner ou d'apprendre, mais de coopérer.



1.1. Prémisse

L'artiste lance une proposition ou une préoccupation, dont s'emparent les participants.

Cette question commune fédère le groupe autour d'une situation. Ils développent des idées, propositions et expériences durant sept séances.

Quelques propositions lancées par les artistes sont données ici à titre d'exemple :

- Quels sont vos accablements ? (Thierry Boutonnier).
- Percez un tunnel sous le campus jusqu'au musée. (Félix Lachaize)
- Sortez choisir un caillou. (Jan Kopp)

1.2. Restitution

À la fin de cette période de travail, le groupe doit concevoir une expérience à destination du public du musée. La proposition s'appuie sur l'expérience vécue durant les séances. Les étudiants reviennent donc sur le processus pour l'estimer, l'évaluer, prendre conscience des compétences mobilisées, et aussi de celles qui ont émergé par surprise : une série d'acquisitions non-formelles se révèle à ce moment-là. Ce temps de réflexion et de considération sur son parcours évite l'écueil d'une « exposition de travaux d'atelier ». D'ailleurs, aucune technique n'a été *a priori* enseignée mais plutôt développée collectivement et expérimentalement avec un réagencement des instruments, des laboratoires, des connaissances, des protocoles, des ignorances et des expériences.

David GAUTHIER



/ Diplômé en sciences politiques et en arts, David Gauthier est responsable de la Recherche-création à l'Ecole normale supérieure de Lyon et est également Chargé de la Mission Images. Il est chercheur associé au Centre d'études et de recherches comparées sur la création (CERCC).

A ce titre, il mène une réflexion sur l'image, Bernard Plossu et Jean-Louis Fabiani, est un de ses nombreux projets. Il est un des co-initiateurs du Parcours Recherche création "écriture et photographie", créé en 2005 entre l'Ecole nationale supérieure de la Photographie et l'Ens de Lyon. Avec "Histoires parallèles", le FRAC PACA à Marseille a célébré une décennie de créations hybrides en 2015-2016. David Gauthier en était le co-commissaire.

Il a également réalisé plusieurs commissariats comme « Devenir arbre », et assuré l'Unité d'Enseignement « pratiques curatoriales » Institut d'art contemporain (IAC) / ENS depuis 2011. Depuis 2014, il a été élu Vice-président de Art+Université+Culture, réseau national des affaires culturelles, en charge des relations entre les écoles d'art et les établissements d'enseignements supérieurs et de recherche.

Par ailleurs, il est critique d'art (Association internationale des critiques d'art AICA) et contribue à de nombreuses revues comme Tracés, lacritique.org,... et il aime favoriser les passerelles entre la culture slave et la culture occidentale (Unesco).

L'intérêt des propositions de restitution repose sur ce moment effervescent de créativité, qui joue le rôle d'une véritable maïeutique. On conjugue la prise de conscience à l'appréciation critique, pour arriver à une forme dérivée et différente, à un substrat. Loin d'être des reprises ou des simulacres, les restitutions ont trouvé jusqu'à présent un canal unique, entre transposition et traduction, et elles ont même souvent réussi à extraire une «essence de l'expérience».

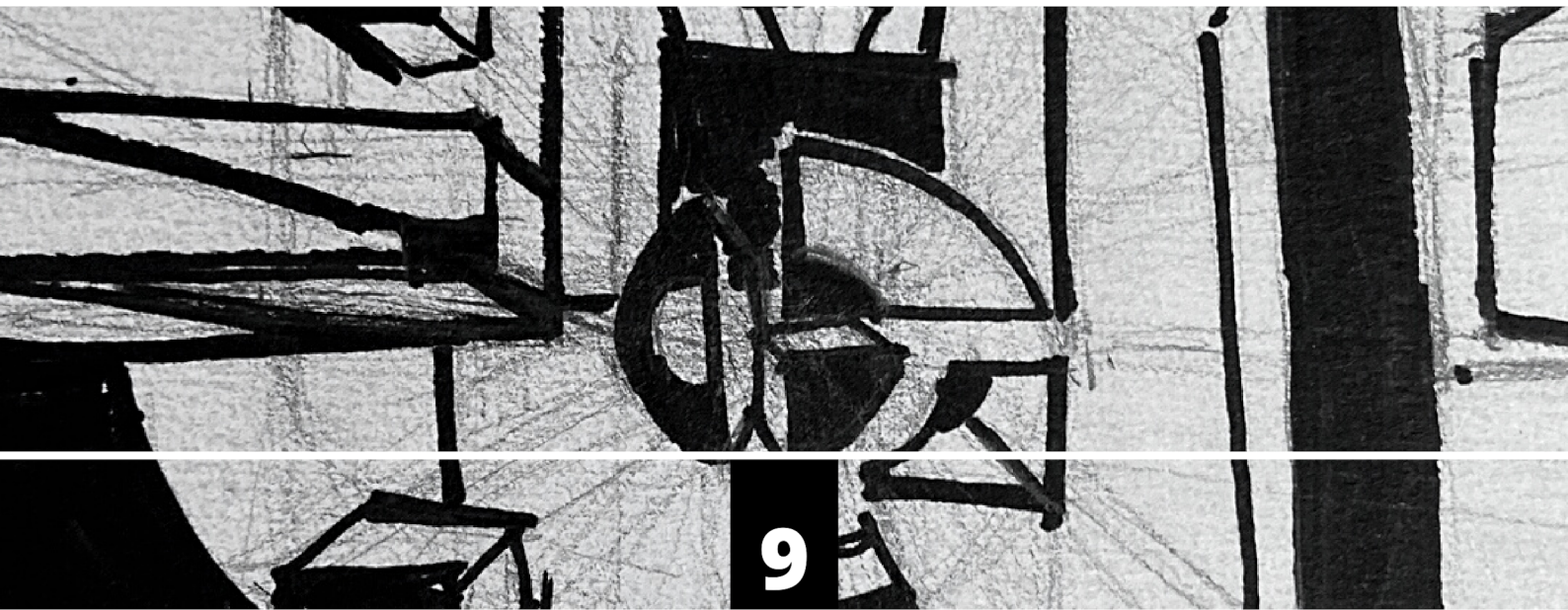
La manière est ouverte, participative. Elle fait circuler les questions.

On y admet le hasard, l'humour et les logiques absurdes. Quelques exemples de propositions en font la démonstration : avec le groupe de Thierry Boutonnier, les visiteurs écrivent leurs accablés, les relient, en font une installation dans l'espace, et participent à un rituel de transplantation de maïs devant le musée. Avec Félix Lachaize, le public utilise des outils manuels, des jeux de cerceau ou de lasso, pour opérer une traversée magique en sens inverse : du musée vers le campus de la Doua. Avec Jan Kopp, les visiteurs apportent un caillou, ou le choisissent dans un bac, et font des expériences (physiques, plastiques, performatives) avec ce caillou. Ils participent à un stop-motion collectif impliquant une foule de cailloux.

1.3 Un musée turbulent

Le musée d'art contemporain devient un terrain d'expérimentation inattendu durant le week-end de restitution, et il soutient le fait de dérouter quelque peu ses visiteurs. En revenant sur l'histoire de ce musée ouvert en 1984, on retrouve un fond d'indiscipline, tant dans ses choix artistiques que dans ses ambitions éducatives : des œuvres et des artistes peu conformes aux formats du marché intègrent la collection, allant du gigantisme à l'immatérialité ; les expositions excèdent les frontières habituelles, en termes esthétiques et physiques.

Par ailleurs, une historiographie des années 1960-1970 s'est écrite à travers l'activité de ce musée, autour du remuant mouvement Fluxus, mais aussi d'artistes du son, de la danse et de la performance. Enfin, les fréquents déplacements de la collection dans des espaces périphériques, à des fins pédagogiques, achèvent de brosser le tableau d'une institution hors cadre, et ce, dès les années 1980. Le programme macSUP s'enracine dans l'agilité de ce regard. Il naît dans un musée conçu comme un lieu d'expression, où chacun peut exercer ses compétences, un musée où l'adresse au public n'est pas réservée à des personnes autorisées.



2. Genèse de macSUP : élaboration, enjeux

macSUP est conçu à partir de 2016 à partir d'une réflexion collective et ludique, par le musée et les trois établissements de départ : l'université Claude Bernard Lyon 1, l'École Centrale de Lyon et l'École normale supérieure de Lyon. Le département « Pratiques Artistiques Amateurs » de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon participe également à cette phase de conception.

Le projet, sans forme et sans référence connue préalable, reflète l'idée que l'enseignement artistique porte en lui des enjeux idéologiques. Depuis les années 1920, l'enseignement de l'art tend en effet vers une déconstruction de la norme, qui aura été amplifiée avec les grandes figures d'artistes-enseignants comme John Cage ou Joseph Beuys. C'est dans cette tradition historiquement située que s'est développé ce programme. Sans dispenser un enseignement artistique, car il ne forme pas des artistes, macSUP propose un temps d'expérience *par l'art*, qui apporte à l'enseignement académique une pratique de la rupture et de la dissidence. Ce présupposé était porté et recherché par les enseignants-chercheurs et les responsables culturels des universités qui ont contribué à la conception. Avant d'être un enseignement, il est un espace d'expérimentation politique : on se nourrit de la circulation de l'information sans hiérarchie, à la manière tâtonnante de Jacotot, le maître ignorant présenté par Jacques Rancière.

En traversant ces étapes, on entrevoit que l'on peut résister à la réification des connaissances. Le programme est inscrit dans cette tradition moderniste de l'indiscipline mais il en réalise une actualisation à l'heure de la globalisation et de la dictature des nombres.

Aux évaluations chiffrées, les établissements impliqués opposent un projet d'éducation, une vision de la création comme une « perte de temps utile », un élan. Dans un programme sans horizon prédéfini à atteindre, se tient l'ambition de faire surgir conscience et expérience, coopération et jeu comme autant de points de fuite.

De faire émerger un individu libre, prenant conscience de sa créativité et de la puissance du collectif, puisque la manière de faire modifie la manière de penser. Dans l'espace où se rejoignent intelligence et imagination, l'enjeu est de mobiliser à la fois un en-deça et un au-delà de l'intelligence et de l'imagination, pour considérer, comme John Dewey, les défis que l'art pose à la pensée. ”

<https://popsciences.universite-lyon.fr/ressources/le-parcours-macsup/?cn-reloaded=1>

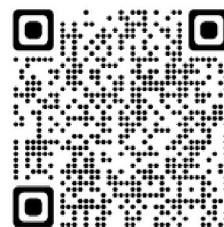


Françoise Lonardoni décrit parfaitement l'esprit et la méthode de macSUP. Le chercheur Jean-Charles Chabanne, spécialisé dans l'éducation artistique et culturelle (EAC) entre autres, ajouterait que macSUP contribue aussi à l'apprentissage informel par sa démarche recherche-crédation.

Pendant la période de pandémie liée au covid-19, le comité de pilotage (COFIL) a poursuivi le projet d'internationaliser macSUP et de l'exporter dans un des pays pionniers en recherche-crédation, le Canada. Aprés deux années de tractations et de pour-parlers en visio-conférence (covid et océan Atlantique obligent aussi), macsuPlanet s'est concrétisé en 2022 avec la résidence de Guillaume Adjutor-Provost, artiste canadien, sélectionné par le jury du COFIL. De février à mars, il a animé sept séances de 3 heures avec une quinzaine de doctorants de différents établissements en adoptant le même esprit et la même démarche que macSUP (en 2022, 6ème édition). La restitution s'effectua pendant les Journées *Art et Culture dans l'Enseignement Supérieur*, le week-end du 2 et 3 avril 2022, au musée d'art contemporain de Lyon, en même temps que les deux macSUP#5 des artistes français Valentin Defaux et Marianne Mispelaère.

Voir les teasing des 2 ateliers recherche-crédation macSUP#5 :

macSUP #5 2021-2022 avec Valentin Defaux, **Système D. La convention**



macSUP #5 2021-2022 avec Marianne Mispelaère, **Comment observer notre propre langue ?**



mac LYON



MacsuPlanet, une expérience inédite d'internationalisation de macSUP !

MacsuPlanet constitue, par conséquent, la version internationale de macSUP. L'exportation, en quelque sorte, de cet état d'esprit et cette démarche nés à Lyon avec les universités canadiennes pionnières dès les années 1960 en recherche-crédation et les institutions culturelles (musée d'art contemporain de Montréal, la Fonderie Darling, etc.), ressemblerait à une gageure. Toutefois, les spécificités et l'attractivité de cette démarche « made in Lyon » en recherche-crédation a retenu l'attention des partenaires outre-Atlantique et le projet après deux années pour l'initier, le réfléchir, existe en 2022 en deux temps: le premier à Lyon au printemps et le deuxième à Montréal à l'automne. De février à début avril 2022, l'artiste canadien Guillaume Adjutor Provost, sélectionné par un jury franco-canadien est venu en résidence à Lyon. Il accompagne les participants, doctorants et chercheurs, durant sept séances se déroulant dans les ateliers des pratiques artistiques amateurs de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon (ENSBAL) pour une restitution finale de leur création collective au musée, prenant la forme d'une performance médiation.

Guillaume Adjutor Provost a été en résidence grâce au soutien du Centre Culturel Canadien - Ambassade du Canada en France et l'Institut français (Ministère français des affaires étrangères). Ce projet a bénéficié également du partenariat avec la Factory, espace de résidence lyonnais pour plasticiens, designers, architectes et artisans.

Placé sous le signe d'une connexion internationale, le projet aura fait travailler ensemble quinze doctorant.e.s dont la moitié est de nationalité étrangère ou possède la double nationalité (algérien, argentin, brésilien, chinois, italien, tunisien, ...). L'internationalité est aussi une composante dans l'équipe des chercheur.ses du COPIL macSUP (chercheuse brésilienne de l'Université Lyon 1).

Autre pluralité, les étudiants issus des différents établissements d'enseignement supérieur sont représentatifs de la diversité des disciplines universitaires (en sciences exactes et expérimentales & en sciences humaines et sociales).



Présentation de la création :

Le projet de l'artiste canadien Guillaume Adjutor Provost se déploie autour d'une cosmologie d'images – suivant la pensée de l'historien Aby Warburg (1866-1929)- par la modification collective de vêtements recyclés.

Sur son site internet, Guillaume Adjutor Provost définit le projet macsuPlanet #1 Lyon :

« Tisser le social a été réalisé grâce au soutien de l'organisation macSUP Planet. macSUP est un programme de recherche-crédation à l'initiative conjointe du Musée d'Art Contemporain de Lyon, et de la communauté universitaire et scientifique lyonnaise (Universités Lyon 1 et Lyon 3, École normale supérieure de Lyon, INSA de Lyon, EM Lyon Business School, École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon). Pour la 5ème édition, le Centre Culturel Canadien de Paris a facilité l'invitation d'un artiste canadien. Le projet a été porté par un groupe de recherche pluridisciplinaire issu de la communauté universitaire de Lyon, tous/tes candidat-e-s au doctorat dans leur champ d'expertise respectif. L'objectif de ces rencontres était de mettre en commun nos méthodes de recherche et nos pistes de réflexion par le biais d'un objectif commun.

En prenant appui sur les travaux de l'historien Aby Warburg (1866-1929), notamment son ambitieux projet inachevé, Bilderatlas Mnemosyne (1921-1929), le groupe a conceptualisé un carnet de recherche collectif qui serait porté sur le corps.

Les ateliers ont été initiés à partir du détournement de vêtements recyclés, récupérés au Foyer Notre-Dame des sans-abri. Au cours des séances, les participant-e-s ont collectivement transformé ces vêtements, faisant apparaître toute une cosmologie de signes relatifs à leur parcours, ainsi qu'à leur identité de chercheur-e-s. Suivant ce processus artistique, chacun-e a révélé une part de son univers à travers les échanges oraux qui eurent lieu tout au long des ateliers et qui se trouvèrent ensuite fixés sur les vêtements.

Cette démarche soulève des occurrences similaires dans le design vestimentaire vernaculaire. Pensons par exemple à la "Biaude", tenue traditionnelle des étudiant-e-s des Gadzarts d'Angers, un héritage historique qui remonte au XIXe siècle ou encore aux "senior cords" de l'Université Purdue en Indiana. En 1904, les seniors de l'Université Purdue ont commencé une tradition de porter - et plus tard de décorer minutieusement - des pantalons en velours côtelé, une pratique qui a duré plus de 60 ans. La tradition a évolué pour inclure la décoration des codes avec des lettres et des dessins symbolisant les fraternités, les sororités, les clubs, les États d'origine et d'autres aspects de leur vie. On pense que la tradition originale a duré au moins jusqu'au début des années 1970.

En avril 2022, une restitution a été organisée dans le grand hall du Musée d'art contemporain de Lyon. Pour l'occasion, les visiteurs étaient invités à échanger avec les participants sur les images et les signes qui couvraient leurs vêtements.

À l'issue de ces échanges, de nouvelles propositions furent écrites ou dessinées sur des cartons. Ces dernières se trouvèrent ensuite fixées à même les vêtements des participant-e-s. En parallèle du programme macSUP Planet, Guillaume Adjutor Provost est accueilli en résidence à la Factatory. L'artiste souhaite remercier l'équipe et les partenaires de macSUP Planet, Françoise Lonardoni et l'équipe du Musée d'art contemporain de Lyon, le Centre Culturel Canadien de Paris, le Conseil des Arts et des Lettres du Québec, l'Institut français, Marie Bassano et l'équipe de la Galerie Tator / Factatory».



Découvrez le teasing du premier macsuPlanet à Lyon
macsuPlanet#1 2022 avec Guillaume Adjutor Provost,
Tisser le social

LES POURSUITES DU PROJET :

1) Ce livret

La Recherche-création macsuPlanet se poursuit pour les quatre doctorantes inscrites à des laboratoires de recherche de l'ENS de Lyon, Kaouther Zendagui Hachemi, Yesmine Karray, Claire Lucarelli-Le Jouan et Lihan Yu à travers leur projet de garder une "trace", comme une sorte de une mémoire vive et créatrice de ce parcours inédit en recherche-création. Elles sont à l'origine de ce livret, de sa composition et de sa confection.

2) Le projet s'exporte au Canada !

De Lyon à Montréal, la résidence en Recherche-création s'offre une réciprocité transatlantique. Telle une résonance à l'expérience lyonnaise, c'est à Montréal que le programme macsuPlanet#1 Canada s'exportera au profit de 15 étudiants canadiens.

En juin, l'information sera lancée auprès de toutes les universités montréalaises à destination des doctorants, des masteurants, des chargés de cours, des professeurs, des chercheurs, et des réseaux de communautés étudiantes.

L'artiste français sélectionné pour ce volet est Romain Gandolph. Pour cette résidence à la Fonderie Darling, l'artiste lyonnais séjournera au Québec durant les mois de septembre et d'octobre 2022. Le lancement du projet sera célébré à HEC Montréal, le 15 septembre 2022.

Après plusieurs séances de travail, une restitution de l'oeuvre participative auprès du public canadien sera proposée les 29 et 30 octobre 2022, en partenariat avec le Musée des Beaux-Arts de Montréal et le musée d'art contemporain Montréal.

La coordination du programme à Montréal est assurée par Charlotte Blanche de HEC de Montréal, assistée de Myriam Barriault Fortin de l'UDM et de Aurélie Besson, directrice du centre Molior.



Guillaume ADJUTOR PROVOST

Guillaume est à la fois un artiste de renom et un professeur-adjoint de sculpture à l'Université de Moncton, New-Brunswick, Canada. Il a eu connaissance du projet macsuPlanet par l'appel à candidature qui lui a été transmis par l'organisme MOLIOR (art numérique). Guillaume est un professionnel chevronné aux multiples casquettes : un artiste-commissaire, un chercheur et un pédagogue.

Entretien
Réalisé le 4 juillet 2022 par Yesmine
Karray et Claire Lucarelli-Le Jouan

L'Art- encontre avec l'artiste



le grand Jour

Guillaume, pourrais-tu te présenter?

« Artiste, et même artiste-commissaire, ce sont les termes que l'on peut employer. Chercheur aussi parce que c'est la nature du travail artistique que je propose.

C'est de l'appuyer sur un processus de recherche, souvent un contact initial avec un sujet ou un événement qui doit se développer dans le temps, parce que plus on prend contact avec la compréhension de la connaissance d'un fait, d'un événement, plus on découvre quelque chose.

C'est un peu le principe de la recherche. On découvre quelque chose qui était inattendu. Ça c'est vraiment toujours nourrissant pour la recherche.

Concernant la pédagogie, parce que j'enseigne depuis plusieurs années, je la vois également comme une activité créative.

Malgré le fait que ce sont des cours à l'université, l'enseignement des arts demande une créativité nécessairement parce que ce ne sont pas des savoirs fixes,

mais des savoirs très mouvants. Et je trouve que c'est un espace création. »

Qu'est-ce qui t'a poussé à rejoindre cette aventure ?

« Simplement je voyais très bien l'intérêt. Et surtout c'est une occasion qui est assez rare en fait de travailler avec des groupes qui sont réellement interdisciplinaires. (...) Alors que la réelle interdisciplinarité qui convoque des champs de connaissances très divers, c'est très rare déjà dans l'académie, mais c'est rare dans la société. Puis, je me disais "ça c'est un contexte vraiment idéal", que j'avais absolument envie de saisir. Et puis de rencontrer des gens qui ont des parcours de vie différents, ça m'attire énormément.»

Comment a germé l'idée du projet?

« J'ai commencé à mieux saisir le projet, ce qui était attendu, puis à essayer de concevoir également un projet qui ne demandait pas vraiment de savoirs précis, mais plus [que le projet] incite à la curiosité. Je trouvais intéressant ce rapport au vestimentaire et au collectif qui l'adopte. Quelque part, c'est tout le monde qui se réunit à travers une identité (bon là c'était l'université), mais nous aussi on se retrouvait à travers l'identité "macSUP". Je trouvais que ça convenait bien au projet. »

Que représente la recherche-création pour toi ?

« Je pense que pour moi l'idée de la citation [référence à d'autres travaux] est importante. Mais aussi pour dire que quand on fait de la recherche-création, il y a toujours une impulsion, il y a un premier intérêt, on va avoir parfois un sujet, un fait, un mot, une phrase, et puis à partir de cette idée-là, il y a comme un déclic qui se fait avec ses propres expériences, généralement, ses propres savoirs. Et puis là ça les prolonge, et on sent que l'on connecte avec quelque chose qui avait peut-être déjà été là ou qui était parti à l'avant. »

Ta vision du travail collectif à MacSUP ?

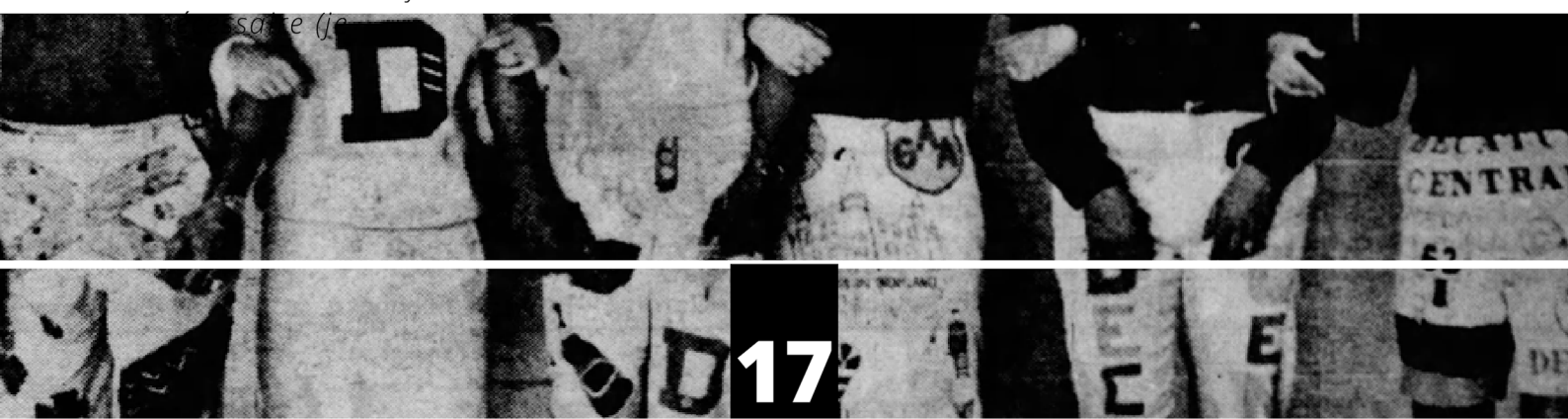
« J'ai l'impression que cette rencontre là a aussi marqué un moment où on reprend contact avec le social. Parce que je me rappelle quand même que les premières rencontres que l'on a fait, la question du masque était quand même une sorte de frontière, évidemment

n'en parle pas comme une chose que avec laquelle j'avais un accroc, au contraire), mais il y avait ce moment-là où, je me rappelle, on a vu nos visages... et c'était étrange.

Après, moi je pense que j'aimais beaucoup l'énergie des ateliers. Ne serait-ce que parce qu'il y avait un apprentissage commun. C'est ça que je trouvais important. C'est qu'on n'arrivait pas dans un projet comme ça à dire : "je vais vous montrer comment faire de l'art, comment produire un objet artistique, etc.". (...) On a un objectif, on a une sorte d'hypothèse à débrouiller ensemble. Comment transmettre des signes sur les vêtements, les porter, les modifier ? Puis, chacun et chacune apportent ses vues. Je crois qu'il y avait cette énergie qui était vraiment belle. Chaque semaine, on arrive, on se met au travail, il y a des moments où c'est plus dans l'individualité, puis tu travailles un peu plus spécifiquement avec quelqu'un. »

As-tu été confronté à certains défis durant ce projet ?

« Savoir prendre de la distance... Ça fait un peu partie du laisser-aller, dans la mesure où c'est un projet qui ne m'appartient plus dès le moment où on commence à travailler collectivement. Ce n'est pas mon projet, ce n'est plus mon projet, tu vois. Je pense que c'est un peu cet apprentissage là... »



Comment as-tu saisi la dimension internationale du projet, qui est une particularité de cette session macsuPlanet ?

« Au Québec, à Montréal, dans les universités, le système est dans sa majorité international. La majorité de mes étudiant.e.s viennent d'autres pays, c'est la nature de l'enseignement. Parce que ça, je voudrais dire que c'est riche et superbe. Dans le cadre de ce projet, il y avait une sorte de donnée plus identitaire aussi : dans ce qu'on donne de soi vers les vêtements, dans la manière de les porter... Clairement, c'était aussi une découverte positive. »

Qu'est-ce que cette expérience t'a apporté personnellement et professionnellement ?

« C'est quand même une expérience incroyable. (...) Surtout les gens que je rencontrais et qui avaient déjà des parcours, des chemins de vie. C'est vraiment une chance en fait. Ce n'est pas tant le prestige, l'intérêt, je pense, mais vraiment les gens qui sont associés au projet, c'est le côté qui était le plus positif en fait de l'échange.

Il y a quelque chose qui est très insulaire dans les arts visuels, et c'est agréable en même temps parce qu'on parle un langage commun. C'est quelque chose qui m'a toujours attiré. Et puis aussi c'est un peu un terrain des exclus la culture. Il y a beaucoup de gens qui ont des parcours de vie particuliers, où on se retrouve au travers de la création, parce que c'est un espace de partage de communication. Puis, ce langage commun est important. Mais après, il ne faut pas oublier quand même que l'art est un espace de communication qui n'est pas dédié qu'à soi et qu'à ses semblables(...) »

Comment penses-tu que cette expérience influencera tes futurs projets ou ta pratique artistique ?

« J'ai vraiment envie de développer un enseignement des arts, puis une pratique des arts pour les étudiant.e.s qui ne s'adressent pas exclusivement à leur propre milieu, mais qui est plus comme une ouverture, une invitation à intégrer d'autres publics. Tu sais, macsuPlanet, c'était ce projet là aussi. Je veux dire qu'on décroïssonne la création, on décroïssonne à d'autres chercheurs, puis on montre qu'il y a aussi des occurrences claires entre la recherche scientifique et la recherche de la création. »

/ PHOTO DE L'ATELIER



Yesmine

KARRAY

/ Normalienne étudiante diplômée de l'ENS Ulm en philosophie et de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) en sciences des religions, Yesmine Karray est actuellement doctorante en philosophie et études arabes à l'ENS Lyon. Elle travaille sous la direction de Makram Abbès sur « Les métaphores politiques chez al-Ghazâlî : contribution à une étude des rapports entre mystique, morale et politique ».

Arts-encntres à Macsup

Parmi toutes les belles personnes que j'ai eu la chance de connaître à macsuP, deux rencontres ont été particulièrement décisives pour mon travail.

Un premier échange a été fait avec un enseignant-chercheur travaillant sur l'impact d'un grain de sel sur une goutte d'eau à une échelle microscopique – ce que j'en ai compris, en tous cas. Il m'a agrafé sur le pantalon une image agrandie de la molécule, qui était donc particulièrement visuelle. J'ai réalisé à quel point un changement d'échelle pouvait rendre l'objet d'étude particulièrement esthétique et en faire une source d'étonnement à l'état brut. Je n'aurais pas non plus imaginé qu'un travail de physique-chimie pouvait en soi constituer un « tableau ». Cela m'a permis de mieux appréhender en quoi les sciences "exactes" offraient autant de ressources et de possibilités d'expérimentation artistique que les sciences humaines.

L'autre échange marquant s'est produit avec Guillaume Adjutor Provost qui animait l'atelier. En lui expliquant mon travail sur le « dhawq » et à quoi renvoie ce terme – à savoir le sens gustatif de manière littérale, et un savoir expérientiel dans l'épistémologie de Ghazâlî - sa première réaction a été de me parler des travaux de Jocelyne Lupien sur la hiérarchie



des sens dans l'art, et sur le fait que le goût et le toucher étaient traditionnellement dépréciés au profit de la vue et de l'audition, des sens perçus comme étant plus « nobles ». Cela m'a lancée sur plusieurs pistes. Premièrement, j'avais réalisé que je réfléchissais à « l'esthétisation » du concept en m'appuyant sur des considérations étymologiques et épistémologiques, mais que j'avais complètement omis de m'intéresser à la place des sens dans l'art.

Deuxièmement, la question d'une hiérarchie des sens était particulièrement féconde, et soulève une interrogation : en s'appuyant sur la notion de « goût » pour fonder la connaissance expérientielle, seule modalité de connaissance permettant d'accéder à une vérité supérieure et mystique, al-Ghazâlî opérerait-il un retournement, un déplacement par rapport à la tradition qui fait de la « vue » ou de la « vision » au sens métaphorique la modalité d'accès à la connaissance vraie ?

La réponse n'était pas aisée étant donné que le lexique ghazalien faisait également un usage important, pour désigner l'accès à la connaissance mystique, du terme mukashafa (dévoilement) et d'un champ lexical de la vision.

Et enfin, comment ces considérations sur les sens et la connaissance chez al-Ghazâlî - et leur valorisation différenciée - pouvaient éclairer sous un jour nouveau une réflexion sur la hiérarchisation des sens dans l'art de manière générale ?

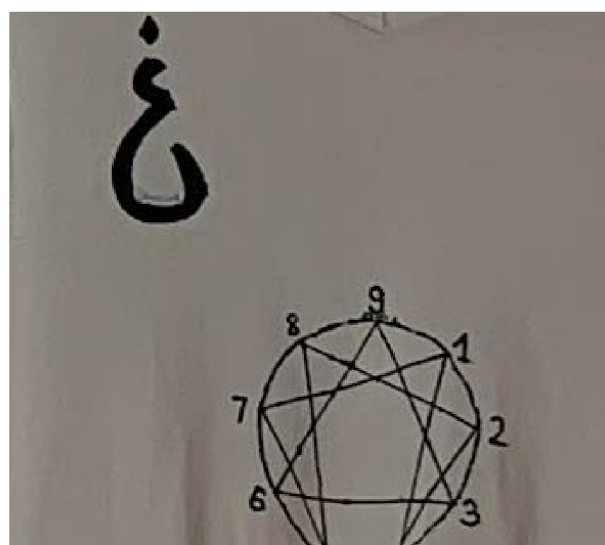
Le processus

Il m'a fallu plusieurs séances de tâtonnement avant de cerner sur quoi je voulais travailler exactement. Ma première réalisation a consisté à tracer la lettre arabe غ (prononcée comme un « r »), qui est la première lettre du nom de l'auteur sur lequel portait ma thèse, al-Ghazâlî.

Ne me sentant pas capable de dessiner quoi que ce soit de plus élaboré (ni de peindre, ni de coudre), je me suis rapidement tournée vers la méthode des transferts d'image qui avait quelque chose de rassurant pour quelqu'un comme moi, dépourvu de toute aptitude manuelle,

et qui en même temps offrait un large panel de possibles.

Avec cette méthode, le plus important était de trouver l'idée ; sa réalisation offrait a priori peu de difficultés. Pour mes premiers transferts, j'ai essayé de choisir des images qui faisaient écho à mon parcours ou à ma personnalité : un olivier tout en fioritures qui symbolise Sfax, la ville dont mes parents sont originaires ; mon thème astral pour signifier mon intérêt pour l'astrologie, etc.



Le travail manuel était assez minime, peu « risqué » : compléter au feutre noir quelques traits de l'olivier qui avaient mal pris ; tracer à l'effaceur blanc sur fond noir le nom des signes astrologiques qui étaient trop fins pour fonctionner avec le transfert d'image, etc. Mais le transfert d'image d'un livre d'al-Ghazâlî a très mal fonctionné : je me suis donc trouvée dans l'obligation de compléter moi-même au feutre une très grande partie du titre. Cet accident a fonctionné comme un « déclic », me libérant de la peur du tracé manuel et de l'improvisation : je me suis rendue compte qu'il était toujours possible de corriger des erreurs, des accidents,

que rien n'était inscrit dans le marbre. En faisant le transfert du concept « Dhawq », qui signifie littéralement « goût », et qui est un concept central dans l'épistémologie d'al-Ghazâlî, renvoyant à la connaissance expérientielle, et en réalisant que l'image choisie s'appliquait peu à la méthode de transfert d'image, je me suis sentie libre de tracer entièrement à la main.

Ensuite, trouvant le tracé trop simple, trop austère, j'ai décidé de complexifier progressivement le dessin. J'ai rajouté ainsi des miniatures des lettres jusqu'à le remplir progressivement, écrivant le mot « dhawq » un nombre incalculable de fois à seule fin esthétique, sans réel plan au préalable, même si je me rassurais en faisant des croquis au crayon sur mon cahier - que je finissais d'ailleurs par ne pas suivre...

J'ai décidé d'explorer cette piste avec un autre travail : en choisissant de travailler sur le concept صورة (prononcé : soura).

En effet, soura en arabe signifie au sens premier « image », mais dans le lexique philosophique, signifie « concept ».

Cette étymologie tranche avec le lexique de la philosophie occidentale, où le concept, qui renvoie à la rationalité, s'oppose à l'image, qui elle renvoie à l'imagination, tirant ses racines dans le monde sensible et faillible.

J'ai choisi de mettre en avant l'enjeu épistémologique, en inscrivant, en plus d'une prolifération des lettres arabes, une répétition du mot latin « imago », pour souligner le contraste des langues et des traditions.



Bien entendu, la dimension de mise en abyme m'intéressait également : rendre par le dessin et le concept visuel le feuilleté de sens de la صورة.

Du point de vue de la philosophie occidentale c'est un paradoxe et une piste de travail à envisager à titre personnel : comment « esthétiser », transformer en image la philosophie sur laquelle je travaille, et tout particulièrement celle d'al-Ghazâlî, qui, a priori, peu à voir avec la philosophie de l'art ? Mais si l'on extrapole l'étymologie de soura qui signifie tout aussi bien image que concept en arabe, ce paradoxe apparent entre rationalité gazalienne et arts visuels en est-il vraiment un ?

Sens gustatif : une approche comparée de l'épistémologie mystique d'al-Ghazâlî (1058-1111) et de l'art contemporain

Que le « dhawq » (« goût » en arabe) soit associé à la forme de connaissance la plus haute chez al-Ghazâlî interpelle, car parmi les cinq sens, celui du goût est souvent peu sollicité au sein des théories de la connaissance.

L'intérêt d'un tel rapprochement se justifie à plusieurs niveaux. Premièrement, le terme « dhawq » en arabe a la même polysémie qu'en français, désignant au sens littéral le sens de la gustation permettant de percevoir les saveurs des aliments, mais aussi le jugement en matière esthétique.

Deuxièmement, la place – et la hiérarchisation – des différents sens dans l'art classique et contemporain, est étroitement liée à leur hiérarchisation dans les théories de la connaissance occidentales. S'interroger sur la place conférée par al-Ghazâlî au sens gustatif dans sa théorie de la connaissance, pourrait fournir des éléments pour adopter une perspective critique face à la théorie de la connaissance occidentale oculo-centrée. On pourrait aussi se demander dans quelle mesure il est possible de rapprocher cette « épistémologie » du goût, et la dynamique présente dans l'art contemporain qui remet en question la hiérarchie des sens et la supposée supériorité de la vue.

Goût, toucher, odorat : l'art contemporain au secours des « lower senses »

S'interrogeant sur la dimension polysensorielle de la production et de la réception de l'art, Jocelyne Lupien rappelle dans son article « Le grand déverrouillage sensoriel par l'art » que contrairement à ce que l'appellation « arts visuels » pourrait suggérer, l'œil ne perçoit qu'une partie de l'œuvre d'art. En réalité, différents sens sont sollicités pour l'appréhender : le toucher, le sens kinesthétique, l'audition, le sens postural, et même les sens olfactifs, gustatifs et algiques.

Amuse-bouche The Taste of Art



MUSEUM
TINQUELY

Or, cette mobilisation polysensorielle est souvent ignorée ou gommée par l'histoire de l'art, à cause d'une hiérarchisation socioculturelle des sens diffuse qui ne se limite pas au domaine artistique.

Constance Classen oppose ainsi le « male gaze » au « female touch », soulignant qu'en Occident, depuis le Moyen-Âge jusqu'à l'âge moderne, la vue et l'audition sont associés aux hommes, alors que les « lower senses » (toucher, goût et odorat) sont plutôt associés aux femmes. Cette distinction porte également une hiérarchisation presque axiologique : les sens masculins sont nobles, rationnels, associés au monde des idées, de l'esprit et de la pensée ; tandis que les sens féminins, viscéraux, sont liés au corps et aux émotions, et de ce fait, renvoient à quelque chose d'animal, de primitif : bref à des fonctions bassement biologiques.

Jocelyne Lupien souligne ainsi la dimension subversive de certaines œuvres d'art contemporain, qui visent justement à remettre en question cette hiérarchie sensorielle diffuse, opérant de cette manière un « déverrouillage sensoriel ».

La performance *Imponderabilia* d'Ulay et Abramović en 1974 est à ce titre particulièrement représentative : les deux artistes, nus et se tenant face à face, obligent ainsi les spectateurs à se glisser entre eux, cette proximité tactile rendant les spectateurs extrêmement mal à l'aise en raison du tabou social qui pèse sur la proximité tactile des corps.

Concernant le sens gustatif, plus précisément le « Food art », la mobilisation de la nourriture dans des

œuvres d'art contemporain comporte une dimension subversive qui en fait une « contre-culture ».

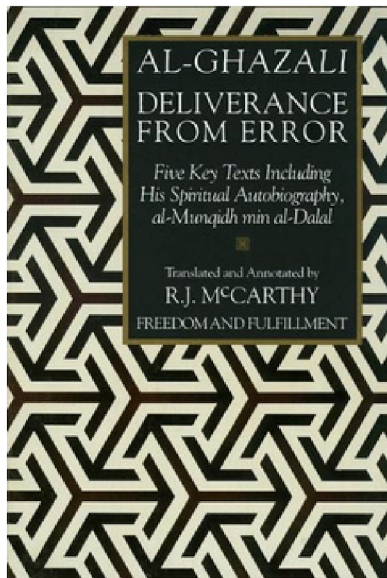
Certaines avant-gardes artistiques depuis les années 1960 – à l'instar du mouvement Fluxus, le Eat Art et le Art Povera – ont ainsi incorporé la nourriture dans des projets artistiques, parfois de manière confrontationnelle, avec un assemblage d'ingrédients qui ne visait pas nécessairement le plaisir gustatif, mais plutôt une forme de cacophonie. Daniel Spoerri, le fondateur du mouvement Eat Art, inscrit ce dernier dans une démarche de remise en question de nos catégories esthétiques, et justifie la valorisation de la nourriture et de la cuisine par l'obsolescence de la hiérarchie traditionnelle des sens, et le fait que la redécouverte du sens du goût entraîne de nouveaux moyens de production artistique, aussi bien dans la sphère privée que publique.



De nombreuses expositions ont d'ailleurs été consacrées à la question du goût et de la nourriture dans l'art : comme l'exposition *Eating the Universe* à Düsseldorf (2009-2010) ou encore l'exposition « Avant-bouche. Le goût de l'art » au musée Tinguely à Bâle (2020).

Le « dhawq » chez al-Ghazâlî : une théorie de la connaissance non oculocentrée ?

Face à ces mouvements de l'art contemporain qui visent à revaloriser, ou réhabiliter le sens gustatif minoré par les autres sens, et particulièrement celui de la vue, il peut être intéressant de considérer une épistémologie qui semble au contraire survaloriser le sens du goût: à savoir celle d'al-Ghazâlî. Dans quelle mesure un dialogue entre ces deux postures est-il possible ? Quels parallèles pouvons-nous faire, entre une épistémologie médiévale du XII^{ème} siècle et certains mouvements d'art contemporain ?



Le « Dhawq » (goût) représente pour ce philosophe la modalité d'accès à la connaissance la plus parfaite, supérieure en cela à la connaissance rationnelle (ilm), et permet d'accéder à la vérité (haqiqat al marifa). Cette centralité du « dhawq » dans le travail d'al-Ghazâlî a constitué une véritable révolution épistémologique dans le contexte philosophique et mystique de l'époque. Pourtant, il convient d'apporter certaines nuances afin de mieux saisir la complexité de cette notion.

Premièrement, le « dhawq ذوق » chez l'auteur mobilise le sens gustatif de manière métaphorique plutôt que littérale.

Dans la *Délivrance de l'erreur*, il s'intéresse à la place des sens dans la connaissance en en présentant une hiérarchisation assez oculocentrée. En effet, dans un passage où il traite du peu de fiabilité des connaissances qui proviennent des sens, il n'en admet pas moins que le sens de la vue est supérieur aux autres en ce qu'il est moins sujet à l'erreur. Dans un autre passage qui retient notre attention, il présente une chronologie de la constitution des sens chez l'Homme.

Le premier sens est ainsi celui du toucher, qui lui permet de connaître certaines qualités : le froid et la chaleur, la douceur et la rigidité, etc. Puis survient la vue, qui lui permet d'accéder aux couleurs et aux formes, et il précise que c'est le sens qui permet l'accès au plus grand nombre de connaissances sensibles. L'audition arrive en troisième position, et permet d'accéder aux sons et aux mélodies. Enfin, survient le goût ; mais il est intéressant de noter qu'al-Ghazâlî semble lui accorder un statut spécifique, en ce qu'il précise qu'il permet d'accéder à une connaissance qui est supérieure aux connaissances sensibles et "au monde des sens".

Il ne s'agit donc pas tant du sens gustatif proprement dit que d'une autre modalité de connaissance, qui est extra-sensible. Ensuite, "à un autre niveau", il y a la Raison, qui permet de connaître les obligations morales, ce qui est possible et ce qui est impossible ; et au-delà de la Raison, il y a la faculté prophétique, qui permet de connaître le monde de l'invisible et les événements futurs.

On voit donc que la faculté du goût chez al-Ghazâlî a un rôle ambigu, à la fois sens et faculté de connaissance extra-sensorielle.

L'originalité de l'auteur consiste dans ce choix d'utiliser le goût - même de manière métaphorique - pour désigner la connaissance mystique, plutôt que de se limiter à l'usage plus courant du champ lexical de la vision ou de l'illumination.

Le goût est de la sorte associé à la notion d'expérience personnelle et directe. Plus exactement, c'est un stade de la connaissance où elle devient internalisée et finit donc par faire partie de l'être : un état psychologique ou cognitif (hal), en somme.

Pour l'illustrer, et illustrer la spécificité de la connaissance par le goût par rapport à celle de la connaissance intellectuelle, il recourt à de nombreux exemples dans lesquels le corps joue un rôle central. S'agissant de la santé, il souligne par exemple que la connaissance intellectuelle de la santé - sa définition et ses manifestations extérieures - ne peut qu'être inférieure à la connaissance de la santé telle qu'appréhendée par un être en pleine santé : soit une connaissance directe et non-discursive de la santé. D'autres exemples corporels sont mobilisés, comme celui du plaisir suscité par le rapport sexuel - un enfant ou un impuissant ne pouvant se le représenter sans l'avoir expérimenté par lui-même, quelle que soit la description qu'on puisse lui en donner - ou encore celui de l'ivresse : sa définition intellectuelle, la description de ses différents symptômes physiques est une connaissance imparfaite et inférieure à la connaissance de l'ivresse telle que vécue par le sujet.

Cette connaissance par le goût, par l'expérience, est supérieure à la connaissance intellectuelle, ou plus exactement, elle en constitue l'approfondissement. La connaissance intellectuelle est une connaissance générale, exotérique,

« l'écorce » ; tandis que la connaissance du dhawq, est détaillée, ésotérique, le « noyau ». La centralité du corps et de l'expérience telle qu'impliquée par le «goût », plutôt que de disqualifier la connaissance, ou d'en faire le reflet d'une connaissance viscérale et basement biologique - comme dans le cas des lower senses en art évoqués plus haut - assure sa supériorité.



Manuscrit Ihyâ ulum eddin d'al-Ghazâlî, bibliothèque nationale de Tunisie

Mais l'usage métaphorique du sens de la « vue », s'il n'est pas aussi central que dans une théorie de la connaissance oculocentrée, n'en est pas moins important pour autant. Ainsi, pour expliquer la supériorité de la connaissance du « dhawq » sur la connaissance intellectuelle, al-Ghazâlî recourt à une comparaison, où cette fois-ci, la vision joue un rôle central : le dhawq vis-à-vis de l'intellection, est équivalent au fait de voir quelqu'un en plein jour, après l'avoir vu dans l'obscurité.

Plus généralement, le dhawq, dans l'épistémologie mystique ghazalienne, est étroitement associé à la mushahada, le "témoignage" au sens de vision intellectuelle.

Une vision intellectuelle qui est supérieure à la simple intellection, car elle constitue une certitude, le risque d'erreur étant inexistant grâce à la lumière de certitude conférée par l'illumination divine. Néanmoins, pour al-Ghazâlî cette mushahada ou vision intellectuelle n'est que l'instrument de la connaissance du Dhawq ou du goût, de la même manière que la démonstration ou l'analogie n'est que l'instrument de la connaissance intellectuelle (ilm), ou encore que le taqlid (imitation) n'est que l'instrument de la croyance (iman). Ainsi, au niveau analogique ou métaphorique, le goût est supérieur à la vision, car la connaissance mystique, incommunicable, est forcément expérientielle, et la vision n'en est que l'instrument.

Contre la connaissance théorique, les sens au fondement de l'expérience artistique ou mystique :

Et c'est cette dimension expérientielle qui nous permet justement d'opérer un parallèle entre cette épistémologie et l'art contemporain.

En effet, il est intéressant de noter que la mobilisation du sens du goût, qu'il soit pris au sens littéral ou métaphorique, a été le moyen de rendre centrale la subjectivité et la dimension expérientielle aussi bien dans l'épistémologie mystique d'al-Ghazâlî que dans les mouvements artistiques du Food art.

Comme le soulignent Silvia Bottinelli et Margherita d'Ayala Valva:

« in the 1960's and 1970's, not only food art challenged the limits of what was defined as fine art ; but it also reinvented the role of the viewers, who became active participants in works of edible art”.

Le terme “spectateur » - du latin specto, spectare : regarder - n'est plus pertinent pour qualifier cet « art comestible », où il ne s'agit plus de regarder l'œuvre, mais de la manger.

L'œuvre d'art n'est plus extérieure au spectateur, elle est interne : ou plutôt, sa réalisation en tant qu'œuvre implique son internalisation littérale par le spectateur-acteur, qui doit l'ingurgiter.

Contrairement à l'audition ou à la vue, dont l'usage s'applique à des objets qui sont externes au sujet, et qui peuvent être perçus par plusieurs sujets en même temps, le goût implique doublement un plus grand degré de subjectivation : d'abord parce que l'objet est internalisé par le sujet, devient une partie de son corps; et ensuite parce qu'un même objet, une même parcelle d'aliment ne peut être perçue par plusieurs sujets en même temps, contrairement aux objets perçus par la vue ou l'audition.

Mobiliser la notion du goût au profit de la vue, revient donc à valoriser la subjectivité en tant que telle. En ce qui concerne al-Ghazâlî, cette valorisation de la subjectivité s'inscrit dans une conception élitiste de la connaissance, étant donné que la cognition expérientielle et mystique du Dhawq exige de l'individu un apprentissage spirituel long et rigoureux.

En ce qui concerne le Food art au contraire, et plus exactement l'art comestible, cette valorisation de la subjectivité vise à renverser la hiérarchie traditionnelle entre l'artiste et le public en rendant le spectateur co-auteur de l'oeuvre ingurgitée, et s'inscrit donc dans une dynamique de démocratisation.

Claire

LUCARELLI - LE JOUAN

/ Doctorante en Sciences de l'éducation à l'Université Lumière - Lyon 2 et à l'Institut Français de l'Éducation - ENS de Lyon, sous la direction du Professeur Jean-Charles Chabanne et du Professeur Yves Verneuil. Elle mène ses recherches sur les dispositifs éducatifs faisant intervenir des artistes, dans le secteur de l'éducation spécialisée.

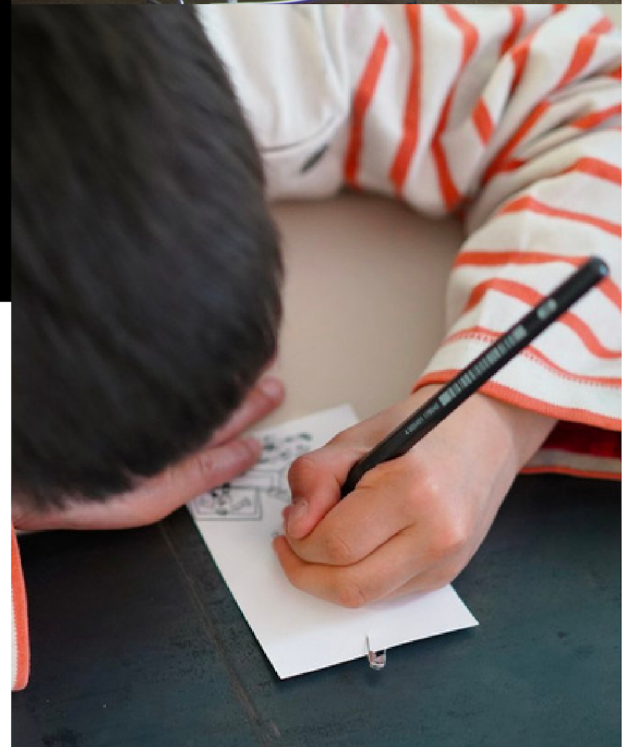
Son parcours se caractérise par quelques bifurcations. Historienne de l'art de formation, elle a débuté sa carrière dans les services culturels de collectivités territoriales, puis elle a travaillé au sein d'établissements universitaires à des postes de direction (relations internationales) ou d'expertise (ingénierie de projets de recherche). Nouvel embranchement, elle a décidé de reprendre ses études et de réaliser un doctorat, qui allie ses centres d'intérêt, au croisement de l'art et de l'éducation.

Rencontres tourbillonnantes (au musée)

Susciter l'adhésion et l'implication de personnes que l'on interpelle dans l'espace muséal, ce n'est pas chose si évidente, notamment quand on doit se présenter en tant que participante d'un projet et en tant qu'œuvre vivante...

Mais parfois, les choses se font tout simplement. Surtout lorsqu'on croise un groupe de jeunes scouts lyonnais composé de filles et de garçons âgés de 7 ou 8 ans. A l'annonce de venir dessiner sur un bout de papier, puis de l'accrocher sur moi avec une épingle, leur enthousiasme fut immédiat. Il me semble que, pour eux, la proposition conjugait à merveille les ingrédients de l'ordinaire et du surprenant. En somme, réaliser un geste commun (dessiner) dicté par une finalité incongrue (nous vêtir).

Très vite, cette nuée créative est venue me décorer tel un sapin de Noël ! De leurs gestes précis et délicats, ils ont su manier l'épingle à nourrice et me revêtir de leurs pensées du moment.



De cette rencontre, si joyeuse et si tourbillonnante, me restera le souvenir d'une stimulante spontanéité.

La ruche (à l'atelier)

Comment sélectionner une rencontre en particulier, alors qu'on a été plongé dans un bain collectif ?

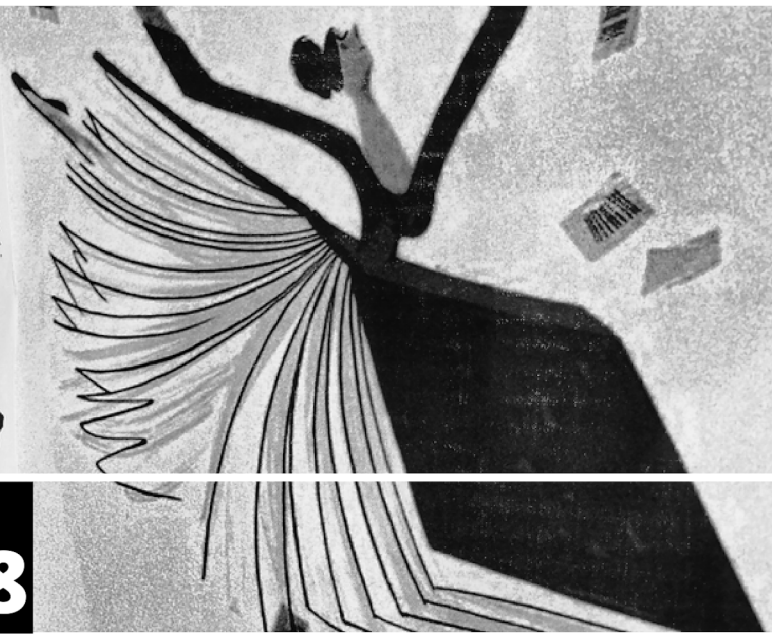
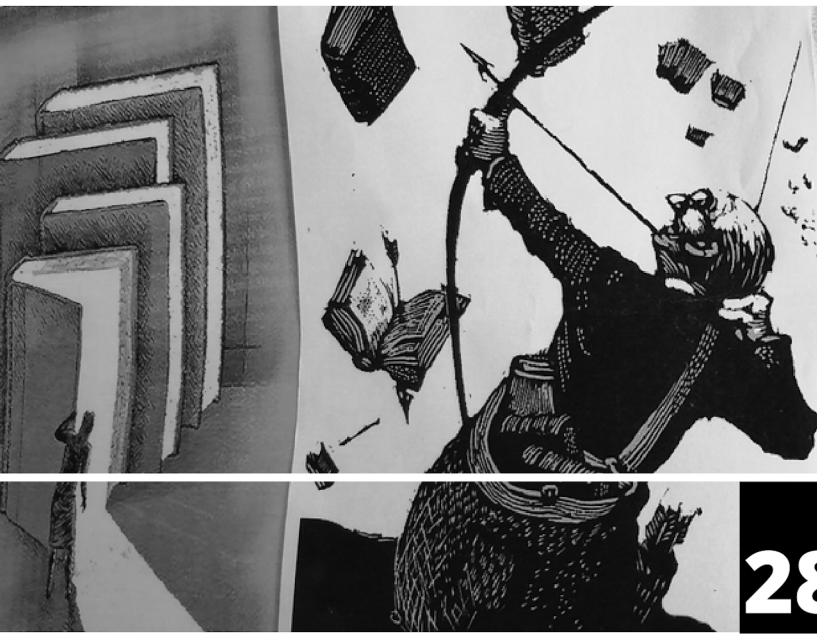
Il me vient à l'esprit l'analogie avec une ruche. Nous sommes affairés à nos alvéoles créatives, discutant les uns avec les autres, façonnant un édifice subtil et éphémère ; chacun livrant des morceaux de son parcours, de ses espoirs scientifiques et de sa personnalité à travers un médium : peinture, couture, impression, bricolage, bidouillage...

Chacun est venu avec plus que ce l'on a pu montrer ou dire. À bâtons rompus, on s'est échangé des bribes de vie, des horizons lointains, des intentions oniriques, des avis politiques, ou des conseils graphiques.

Toutefois, si je devais vous parler d'une rencontre, ce serait celle que j'ai eue avec Lucio, doctorant argentin. Passionné de littérature française, il aura pris le temps de dialoguer avec les grands auteurs du XIX^{ème} siècle grâce aux livres emportés dans ses valises pendant son long séjour en Patagonie. Poète et voyageur, il s'envolera ensuite pour la France et deviendra enseignant d'espagnol dans les villages ruraux de Normandie et des Alpes.

Il a désormais rejoint les bancs de l'Université de Lyon 2 pour devenir un spécialiste des questions littéraires. Ce ne serait pas trop le trahir, je pense, de dire que sa passion semble avoir guidé ses pas.

Assez naturellement, cela a fait écho à ma création qui faisait du livre un leitmotiv. Le livre sous toutes ses formes, mais toujours comme une source inépuisable de découvertes inopinées, de savoirs inédits et, peut-être au fond, de salutaires déstabilisations...



L'espace de nos murmures

S'embarquer dans un collectif de recherche-crédation, c'est une Odyssée en soi. Notre Ulysse à l'esprit créatif allait bientôt nous distiller ses conseils ponctués d'intonations venues de la Province aux fleurs de lys et aux feuilles d'érable.

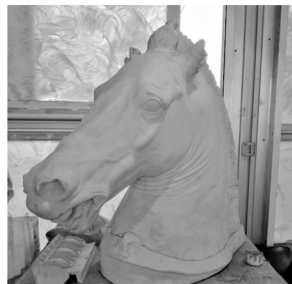
Cette invitation au voyage ne pouvait pas démarrer ailleurs que dans une gare. Chaque semaine, à heure fixe, nous convergions vers la station de Perrache. Cachées au sommet des escalators, les salles vitrées des ateliers des Beaux-Arts allaient nous offrir un tout autre voyage.

Dans cet antre, baigné d'une chaleureuse clarté, nos discussions circulaient et nos éclats de rire scandaient l'espace. Nous prenions place sur un mobilier, digne d'un Jackson Pollock, où l'on devinait aisément les heures de travail laissées par des coups de peinture.

Loin de la « salle blanche » aseptisée des laborantins, cette pièce claire et parfumée à la térébenthine allait pourtant être l'autoclave de nos expérimentations.

Sous les regards d'albâtre d'un faucon égyptien, d'un roi couronné et d'un fier destrier, nos gestes se faisaient inventifs, presque artistiques...

L'endroit nous livrait aussi ses murs blancs pour étendre au fur et à mesure notre lessive spirituelle et gestuelle. Fruit de nos échanges, ces empreintes tissées, collées ou peintes égayaient de vieilles fripes que nous fixions aux parois pour mieux les faire sécher.



L'œuvre était en train de se faire, comme un témoin silencieux de nos murmures au mur.

C'est peut-être par cette césure, faite de rencontres et d'instantanéités, que nous nous sommes échappés ou renouvelés.

Aurions-nous façonné dans ce lieu une hétérotopie pareille à celles décrites par Michel Foucault ? Un « espace autre » animé par nos utopies collectives...



/ PHOTO DE L'ATELIER

Lihan

YU

/ Doctorante en sciences de l'éducation. Elle travaille sur les rapports entre les pratiques artistiques et culturelles en lien avec l'apprentissage des langues-cultures étrangères dans sa thèse, sous l'encadrement du Professeur Jean-Charles Chabanne.

About me

Pourquoi j'ai choisi de participer à cette formation ?

J'ai participé à ce parcours macsuPlanet par suggestion de mon directeur de thèse. Pendant une entrevue avec lui, je lui ai dit que je m'intéressais beaucoup aux politiques artistiques et culturelles dans l'enseignement supérieur, et il m'a recommandé ce parcours de recherche-crédation.

Ainsi, j'ai participé à une séance d'atelier animé par Valentin où j'ai rencontré mon directeur de thèse (une surprise !) et aussi une doctorante chinoise qui travaille sur l'art contemporain en Chine.

Et puis à la mi-décembre je suis arrivée à Montréal pour un petit séjour d'un mois.





"Les deux portraits" . 22 Déc. 2021.

L'hiver à Montréal. Déc. 2021



Pendant ce séjour pendant un mois et demi en plein hiver à Montréal, je sentais une grande différence concernant la température par rapport à celle en Europe. Les souvenirs à Montréal n'étaient pas si agréables à cause de la température.

Or, comme la devise du Québec « Je me souviens » : maintenant ces petits moments redeviennent un marqueur agréable.



Musée d'art contemporain de Montréal. 22 Déc. 2021



Sunset. Lachine, Montréal, Canada.

En même temps, l'ENS de Lyon diffusait l'information, qu'une formation doctorale macsuPlanet sera animée par un artiste québécois, qui vient de Montréal. Simultanément, je concevais une cotutelle de doctorat à Montréal, et je m'inscrivais à ce cours via une plateforme de l'Université de Lyon, SIGED. Quand je me concentrais sur ma recherche à Montréal, je crois que c'était un matin où j'étais dans la bibliothèque du campus MIL à l'Université de Montréal (Udem), j'ai reçu un courriel qui a dit que je n'avais pas encore envoyé ma candidature pour macsuPlanet.

En effet, j'avais déjà rempli la fiche de candidature avant mon départ, mais je ne l'avais pas faite signer par M. Chabanne. Je craignais de ne pas pouvoir suivre cette formation : j'ai vite demandé à mon directeur de la signer et de la retourner à M. Gauthier.

About my Sakura 櫻花さくら

Tout au début, je n'ai aucune idée : qu'est-ce que je vais faire dans cette formation ?

Mais, je suis très curieuse et motivée à la découvrir, comme les autres participant.e.s. Dans la première séance, Guillaume présentait ses projets et un style de vêtement porté par des étudiants dans les années 60. Je n'ai pas trop bien compris sa présentation (l'accent québécois).

Or, j'ai retenu de la séance : c'était de contribuer à réaliser un ou deux éléments pour les mettre sur les vêtements des autres. Cela restait très flou. J'ai commencé par les fleurs. Pourquoi des fleurs ? Car février est le mois du printemps. En 2022, cette saison est arrivée très tôt, c'est mon impression. Et dans la rue de fin février à début mars, j'ai vu beaucoup de sakura en fleurs. J'ai choisi un vêtement ressemblant à un kimono japonais. J'ai décidé donc d'échanger des cerisiers japonais avec les autres participant.e.s (doctorant.e.s, chercheur.e.s, et l'artiste) sous des formes différentes, telles que des dessins et des photographies de l'unique cerisier planté devant l'ENS, sur les vêtements des autres participant.e.s (doctorant.e.s, chercheur.e.s, et l'artiste).



« Mon sakura pour Guillaume »



De plus, cette manière de créer relève également d'une relation entre la nature et l'humain, laquelle est discutée pleinement dans les films de Hayao Miyazaki. L'épanouissement de la fleur de cerisier est précieux : la floraison dure peu longtemps et charme nos regards. Est-ce que nous pouvons partager ce moment éphémère, inoubliable, qui couvre nos sentiments et mémoires ? Et, est-il possible de le tracer et de le prolonger ?

En échange d'un de mes sakura, « j'ai reçu une fleur dans ma jupe ». Le doctorant m'a dit qu'il voyait cette fleur tous les jours en rentrant chez lui, et qu'il la trouvait très belle.



« J'ai reçu une fleur dans ma jupe »

Jean, un professeur en génie mécanique et productique à l'Université Claude Bernard Lyon 1 m'a demandé comment écrire son prénom en chinois. Il m'a également demandé comment écrire et prononcer certains caractères en chinois. Il les a notés sérieusement dans son carnet où il écrit tout ce qui est important. Il m'a dit qu'il a eu une doctorante chinoise avant.



« Sakura en chinois »



« Rémi sur mes fesses »

Au-dessus, c'est une photographie prise par Yesmine dans le Musée d'Art Contemporain de Lyon pendant le premier jour de la restitution de macsuPlanet. Derrière ma jupe, c'est Rémi qui a dessiné son visage en pixel. Il a peint l'image de son visage sous forme de papier ; puis, l'a peint sur ma jupe. Pendant les jours de la restitution, je montre aux visiteurs « cette œuvre » : c'est embarrassant de la présenter ainsi sur mes fesses... néanmoins, j'oubliais ce sentiment « impudique ».

Au contraire, j'expliquais fièrement aux visiteurs ce que c'est.



« Un aspect de fleur »

La création est parfois improvisée. Pour le retour avec Rémi, j'étais devenue « voleuse de clous » dans notre atelier ☺. Le vêtement de Rémi est confectionné en laine épaisse et lourde. C'est pourquoi personne n'échange avec lui. Comme il a échangé avec moi un dessin sur ma jupe. Par réciprocité, je dois lui donner « quelque chose » sur son tricot. Ma première idée c'est d'utiliser le clou (je ne suis pas sûre si je peux utiliser les clous parce que les autres dessinent et cousent mais je démarre...). J'expérimente.

Au début, ces clous étaient utilisés pour fixer nos vêtements sur le mur, or, je les ai utilisés pour

« silhouetter » une forme de fleur, de mon sakura. Par ailleurs, j'ai rencontré une difficulté technique dans la création de cette œuvre. J'ai inséré la pointe de clou dans le vêtement tout au début : naturellement, la plupart des clous tombaient par terre à cause de l'absence de résistance du support ; même en utilisant de la colle, cela ne tenait pas. Il y eut un moment où cette idée de mettre le clou dans le vêtement a failli être abandonnée : c'est ce que je ne voulais pas voir ! Heureusement, j'ai trouvé une solution après des essais, c'est de

« renverser » le clou par rapport à son utilisation habituelle. On ne l'insérait plus, on le renversait : ce qui permettait à la colle d'avoir plus de surface de clou pour tenir dans le vêtement. macsuPlanet c'est cela expérimenter : ne pas savoir ce que nous testons, improvisons mais tenter de réussir après plusieurs échecs. Comme en recherche, parfois nous définissons des hypothèses, nous les testons, certaines sont pertinentes, d'autres non... Entre la création et la recherche en sciences, des points communs comme cette anecdote sur les clous en témoigne, de manière concrète.

Dans le premier jour de la restitution, il a neigé le matin comme en hiver mais c'était début avril. Rémi n'avait pas froid par rapport aux autres en portant ce vêtement avec une fleur de printemps.

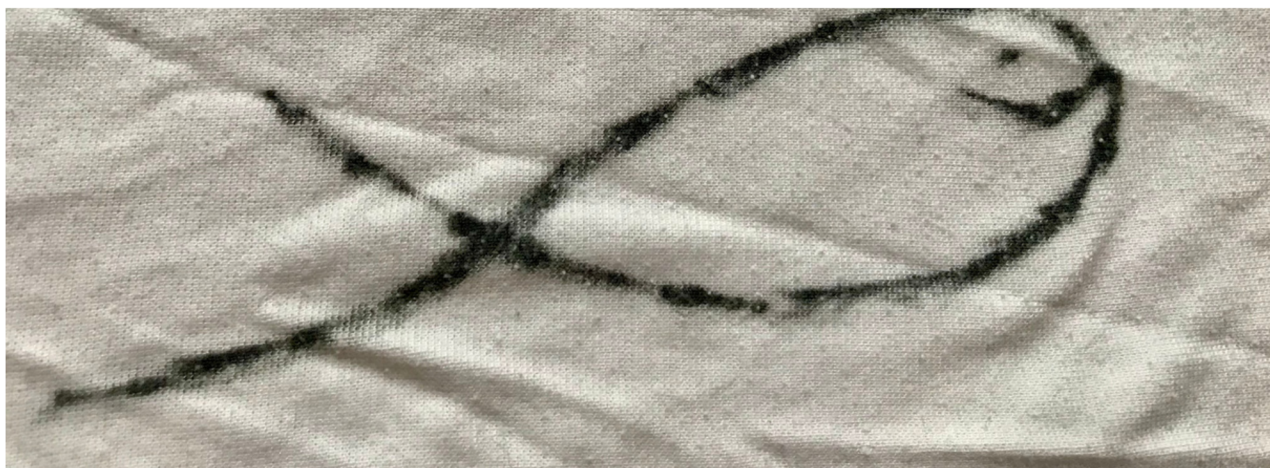
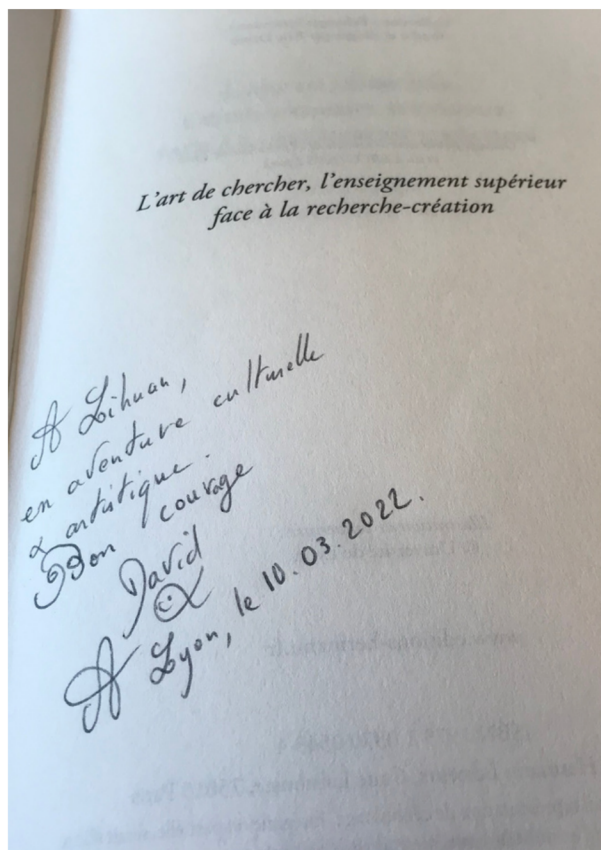
Est-ce que c'est lui qui a choisi cette fleur ou l'inverse ? Cela questionne le don et contre don, si cher à Marcel Mauss.



« Attention Spinoza »

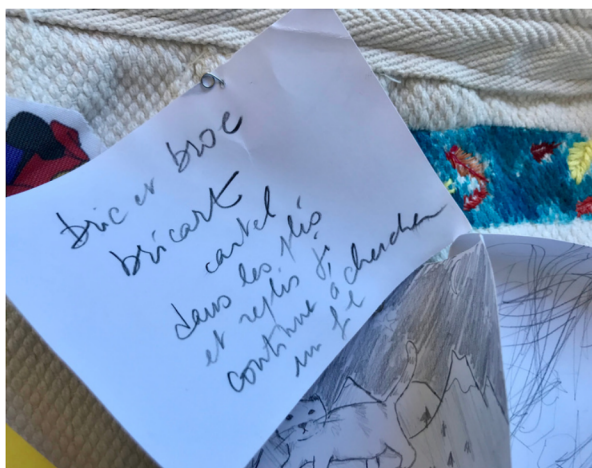
C'était mon premier échange avec Guillaume. Il m'a donné un nom de philosophe, Spinoza. Quelle coïncidence ! Étrange, j'étais en train de lire les ouvrages d'un neurologue, Antonio Damasio. Ce dernier fait la référence à la pensée de Spinoza dans sa théorie de séparation entre « émotion » et « sentiment ».

C'était un échange avec David. Je lui ai donné un sourire sur son vêtement, et il pensait que c'était une grenouille. Mais c'était un smile :). En retour, il m'a donné un poisson. Je ne sais toujours pas pourquoi il m'a donné un poisson. Et il faut que j'évoque une chose, qui est aussi un hasard. Mon nom chinois (于) se prononce de la même façon que le mot chinois pour poisson (鱼).

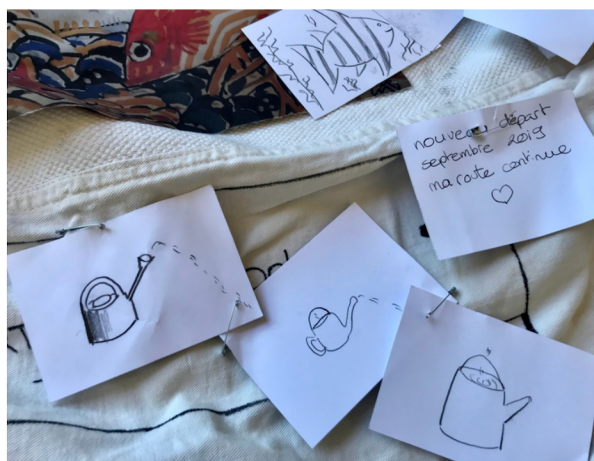


« Smiling David »

About memory, imagination, and creation



C'était un poème improvisé que M. Chabanne m'a donné sur mon vêtement pendant le jour de restitution. Derrière cette écriture, c'était une broderie en multi couleur (bleu principal) que Lucie a fait pour mon vêtement. Elle a passé beaucoup de temps pour la réaliser : sa broderie est vraiment magnifique.



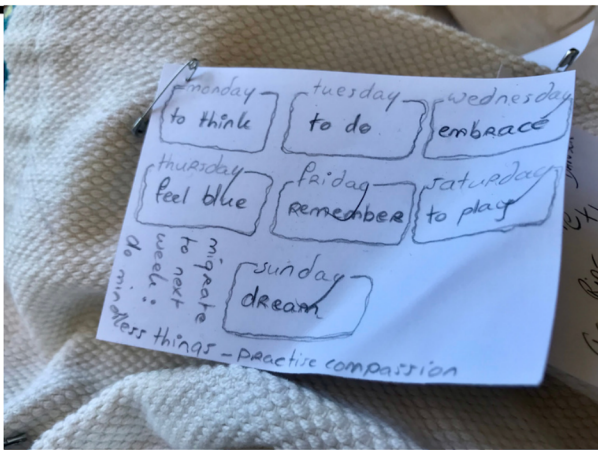
Que d'eau ! que d'eau ! Il y a un visiteur qui a dessiné plusieurs images d'arrosoir. Est-ce que c'est un processus pour avoir de l'eau ? Actuellement la France connaît une forte sécheresse climatique. Les arrosoirs avaient tous des formes différentes.



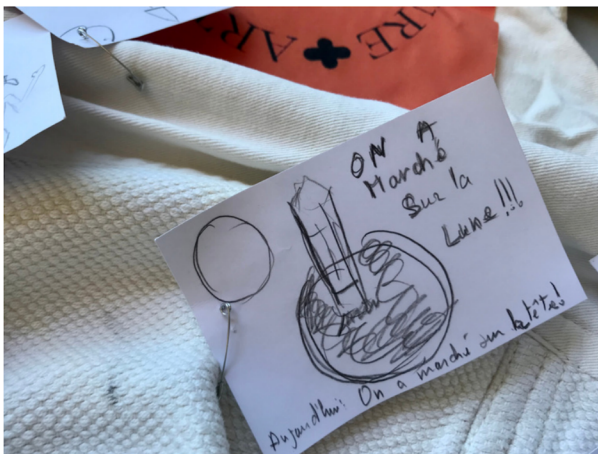
Sur ce petit dessin, le sens me touchait beaucoup. En effet, ce visiteur a dessiné deux drapeaux, un est le drapeau russe, l'autre est le drapeau de l'Ukraine. Dans ce dessin, les deux se croisent et c'est difficile d'identifier le pays à partir de couleur noir et blanc et des formes géométriques similaires. En effet, il m'a raconté que dans sa famille, il y a une personne de l'Ukraine et une de Russie, les deux membres de sa famille sont aussi importants pour lui.



Une grande vache romande ! J'ai rencontré un couple voyageur venant de Lausanne. Selon elle, la vache représente Lausanne et à côté de cette vache, c'est leur chat, en plein sourire



Une hôtesse de l'air venant d'Amsterdam m'a donné un planning. Elle m'a dit que nous avons souvent un planning de travail, mais pas un planning de mood. Et elle voudrait ce planning de mood, c'était un dimanche, elle avait besoin de « dream ».



Il y a un visiteur qui m'a donné un dessin qui décrivait un moment important pour elle : on a marché sur la lune !

About ?

Après la restitution de deux jours au musée d'art contemporain de Lyon, je me sentais triste. Pourquoi ? Nous discutons, échangeons, créons, et construisons un projet ensemble pendant 7 séances d'atelier durant deux mois. Au début, l'artiste nous donnait certaines inspirations, indications. Mais je ne savais pas ce que j'allais faire, ainsi, je cherchais une réponse pour ce projet (il fallait que je fasse quelque chose !). En observant, communiquant, comparant le travail avec les autres ; les idées se construisaient au fur et à mesure, avec le temps. Magique, quand l'œuvre a fini, je sentais qu'un « lien » sous des formes différentes s'était établi entre nous, et le détachement n'était pas facile.

Ces vêtements sont comme des témoignages qui inscrivent tous nos interactions dans cette expérience totale. Parfois, l'habit « customisé » est comme un observateur : il nous accompagne, il accepte et échange ce que nous lui donnons, et en retour, il réagit avec une puissance de mémoire. Oui, je projette au vêtement mes pensées. Une chose a-t-elle une capacité de réagir ?

De plus, nous avons rencontré plein de hasards dans cette création-expérience. Dans le monde, il existe beaucoup de hasards. Et je ne comprends pas pourquoi ils apparaissent même si j'ai une conscience pour tout ce qui se passe. J'aime bien les relier, mais je n'ai toujours pas une solution. Serait-ce un des apports non formels de cette recherche-crédation ?



Une visiteuse après avoir échangé ensemble m'accroche sa pensée sur mon kimono. La restitution essayait de faire connaître en peu de temps aux publics ce que nous avons réussi à réaliser en 7 séances macsuPlanet. Un vrai défi ! Or, je suis vraiment contente de découvrir l'histoire différente donnée par les visiteurs du musée.

Fin...ou une nouvelle aventure ?

Kaouther

ZENDAGUI HACHEMI

/ Architecte et Doctorante en Sciences de l'Éducation et de la Formation, elle travaille sur l'identification des processus d'auto-apprentissage chez les futurs architectes afin de les accompagner dans le développement des compétences en auto-formation et d'encourager la poursuite de leurs apprentissages continus d'une manière autonome tout au long de leur vie. Cette thèse est interdisciplinaire, entre les Sciences de l'Éducation (ENS de Lyon) et l'Architecture (Ecole nationale supérieure d'architecture de Lyon) avec une dimension comparative au niveau international, sous la co-direction de Catherine LOISY et Azeddine BELAKEHAL.

L'art, l'artiste, l'art-chitecture, l'art-cherche, c'est mon capital d'intérêt.

L'art fait partie de ma vie :

L'art se retrouve dans ma manière de laisser des traces d'une réflexion en lien direct ou indirect avec mon état d'esprit, parfois dans des moments de joie ou de malheur, de l'enfance à la vieillesse. Cette trace purement visuelle, parfois attractive, parfois banale, parfois simple, parfois complexe, m'aide à m'éloigner progressivement de la réalité pour y revenir plus forte et plus créative. L'art est la source inépuisable de la créativité, mais il faut juste reconnaître l'artiste que je suis.

Comme André Malraux l'a souligné dans cette citation : *"Le sens du mot art est tenté de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux"*.



L'art de vivre :

Des pensées dans ma langue maternelle l'Arabe :

الفن يحتوي على كل تفاصيلنا بين الجميلة والقيحة الفن هو عبارة عن مقتطفات ملموسة من محطات حقيقية في حياتنا مليئة بالتناقضات لكنها تبقى حقيقية. الفن هو ناتج عن وقت ما عن إحساس ما عن فكرة ما عن واقعا ما في داخلنا نختزله دون وعي ثم نخرجه على شكل ما . على ورقة على قماش على أرضية ,, أو يبقى إلى حين ما

الفن يمثل فترة قطعناها من الحياة, مصحوبة بلقاءات مع أشخاص أحيوا أرواحنا أو حطموها الفن هو منبع نرجع إليه نحتاج التأمل فيه, هو ذلك الشيء الذي يعني لنا ويبقى له معنى إلى ما لا نهاية الفن بين كل هذه المحطات يبقى هو الشيء الثابت الذي يشبهني والذي تركته رغم تشبتي به من أول كلمة قالها لي أبي في صغري : "أنت عندك حس فنان"

من تلك اللحظة انطلقت في رحلة البحث عن هذا الفنان الذي هو بداخلي . لكن الحياة حالت بغير هذا فكان ابتعادي و نسيانه غير إرادي و في هذا النسيان الدائم, لم أنسى أن أحب أطفالتي في الفن تلاطمت أكثر أمواج الحياة على واجهتي و جاء اليوم الذي اخترت فيه إرتداء البحث العلمي كسترة نجاة. البحث له مذاق آخر يمكن انه أكثر واقعية لكنه صعب صعب المنال عندما نتوغل في محيطه يزداد تشبثنا وشغفنا به رغم ابتعادي أكثر فأكثر عن الفن ناسيتا أنه هو مصدر إلهامي

هذه الورشة جاءت في وقت حساس لحياء فيا كل جميل لم تدركه السنوات التي مضت

Des pensées dans ma première langue parlée :

L'art contient tous nos détails, entre le beau et le laid. L'art est un extrait tangible des états réels de nos vies, pleines de contradictions, mais elles restent réelles. L'art est le résultat d'un temps - d'un sentiment, d'une idée sur une réalité en nous, nous le réduisons inconsciemment, puis nous l'extrayons sous une forme ou une autre. Sur un papier, sur une toile, au sol, ou cela reste en nous. L'art représente une période de la vie que l'on a traversée, c'est une source à laquelle on revient, qu'il faut contempler, c'est la chose significative pour nous et qui reste dénuée de sens à l'infini, l'art entre tous ces états reste le même; la chose stable qui me ressemble et que j'ai laissée malgré mon attachement depuis le premier mot que mon père m'a dit quand j'étais jeune : « Tu as la sensibilité d'une artiste ». A partir de ce moment, je suis allée chercher cette artiste en moi. Mais la vie en a voulu autrement, mon éloignement et mon oubli étaient donc involontaires, et dans cet oubli permanent, j'ai continué à transmettre mon amour pour l'art à mes enfants malgré que je l'ai oublié moi-même !



الفن حسب أطفالتي, إدريس, إبراهيم, إخلاص

L'art selon mes enfants Idriss, Ibrahim, Ikhlass

D'autres vagues de vie se sont écrasées sur mon visage heureusement que j'étais bien entouré par des bonnes personnes mes parents ,frères, soeurs et mon mari et mes enfants .

Le jour est venu où j'ai choisi de porter la recherche scientifique comme gilet de sauvetage. La recherche a un autre goût, elle est peut-être plus réaliste, mais elle est difficile à obtenir .

Lorsque nous pénétrons dans son environnement, notre attachement devient de plus en plus fort, mais je me suis éloignée encore de l'art, oubliant qu'il est la source de mon inspiration.

Finalement, l'arrivée de cet atelier artistique macsuPlanet 2022 a ravivé en moi toutes ces belles choses que les années passées n'avaient pas accomplies !

L'art d'apprendre:

Le vocable "art d'apprendre" renvoie aussi à des considérations très actuelles. Le caractère éphémère des savoirs contemporains force, en effet, de plus en plus les pratiques, l'auto-formation, dans une société de savoir qui affirme le besoin de devenir cognitive, du savoir ou de la connaissance, et qui reconnaît l'importance d'investir dans l'intelligence (Commission européenne 1995). En outre, l'acte d'apprendre est de plus en plus affirmé. Ainsi, «il ne s'agit plus désormais d'apporter le savoir aux acteurs », dans une démarche strictement transmissive, « *mais de leur donner les moyens d'aller le chercher par eux-mêmes* » (Carré, 2006).

Sur les bancs d'une école, sur les feuilles d'un livre, ou sur les murs d'une galerie, l'art d'apprendre est présent. Marcel Prévost dans son ouvrage (*L'Art d'apprendre*, Paris, Flammarion, 1 vol, in-12, 252);

l'art, c'est son violon d'Ingres. Entre deux romans, il écrivait jadis les Lettres à Françoise maman. Entre deux romans, il vient de composer un art d'apprendre.

Les pédagogues de profession ne peuvent que lui en être profondément reconnaissants.

Faut-il apprendre ? Comment faut-il apprendre ? Et que faut-il apprendre ? Telles sont les trois questions que pose Marcel Prévost dans son ouvrage.

Dans *The art of Learning* (2008), Josh Waitzkin raconte sa remarquable histoire d'accomplissement personnel et partage les principes de l'apprentissage et de la performance qui l'ont propulsé au sommet des jeux d'échecs.

Dans l'exposition "L'Art d'apprendre" du Centre Pompidou-Metz, le 29 août 2022, une école des créateurs aborde la question de la pédagogie depuis l'école d'art, pour ensuite basculer dans le grand bain des apprentissages que chacun mène tout au long de sa vie. Dans un premier temps, il s'agit donc d'observer comment les artistes apprennent à faire de l'art, et comment cet apprentissage, qu'il soit accompagné ou autodidacte, devient parfois une forme d'art à part entière, ainsi qu'une amorce de réflexion sur l'éducation en général.

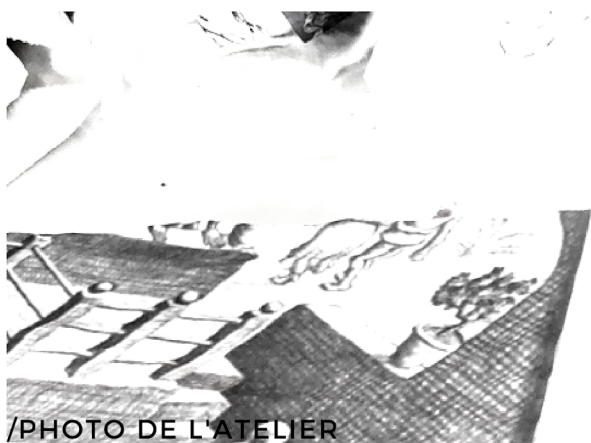
Les années 1960-70 marquent la réforme du monde de l'éducation, le modèle académique n'étant plus adapté à son époque.

L'auto-formation devient un art d'apprendre pour apprendre autrement (thématique de ma recherche doctorale).

L'art d'apprendre dans l'art-chitecture :

L'art-chitecture est un métier d'art. L'art de dessiner et de bâtir les édifices. Et même si les constructions architecturales sont réalisées en suivant des normes réglementaires et scientifiques, elles répondent aussi à des concepts artistiques, patrimoniaux, classiques et modernes.

L'enseignement de l'art-chitecture ne peut plus reposer sur les seuls savoirs constitués ou sur les pratiques pédagogiques traditionnelles de l'atelier de projet architectural. L'appropriation des savoirs doit être soutenue, dans une anticipation des transformations professionnelles et sociétales à venir. Le "comment apprendre" supplante le "quoi apprendre", et la question de la consolidation des compétences d'apprentissage des futurs architectes devient centrale dans les pratiques pédagogiques. La diversité des missions dévolues aux architectes dans des contextes professionnels instables, la variété des compétences numériques requises, l'ordinateur s'est imposé comme un outil universel de conception. L'évolution continue des pratiques, méthodes et outils nécessitent des compétences de réflexivité, de flexibilité et d'autonomie tout autant que des savoir-faire manipulateurs.

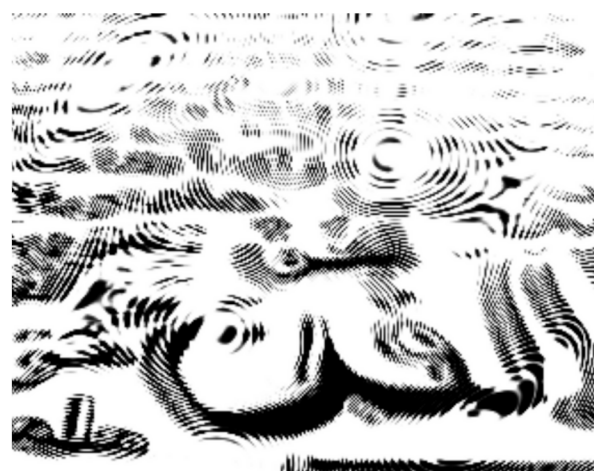


/PHOTO DE L'ATELIER

L'apprentissage de ce domaine présente le cœur de sujet de ma recherche scientifique, de l'autodidactie à la formation initiale arrivant à l'art d'apprendre (l'auto-formation) de l'architecture, c'est le cheminement que l'apprentissage subit. L'apprentissage en architecture reste comme une forme mystérieuse intuitive (selon les données de terrain, analyse d'entretiens avec les futurs architectes de L'ENSAL).

L'art dans l'art-recherche :

L'état de l'art dans la recherche scientifique constitue une étape préliminaire essentielle qui permet de poser, en amont, les bases d'une recherche et d'assurer que celle-ci repose sur un premier corpus solide et des hypothèses fiables afin de réussir dans cette dernière selon les règles de l'art !



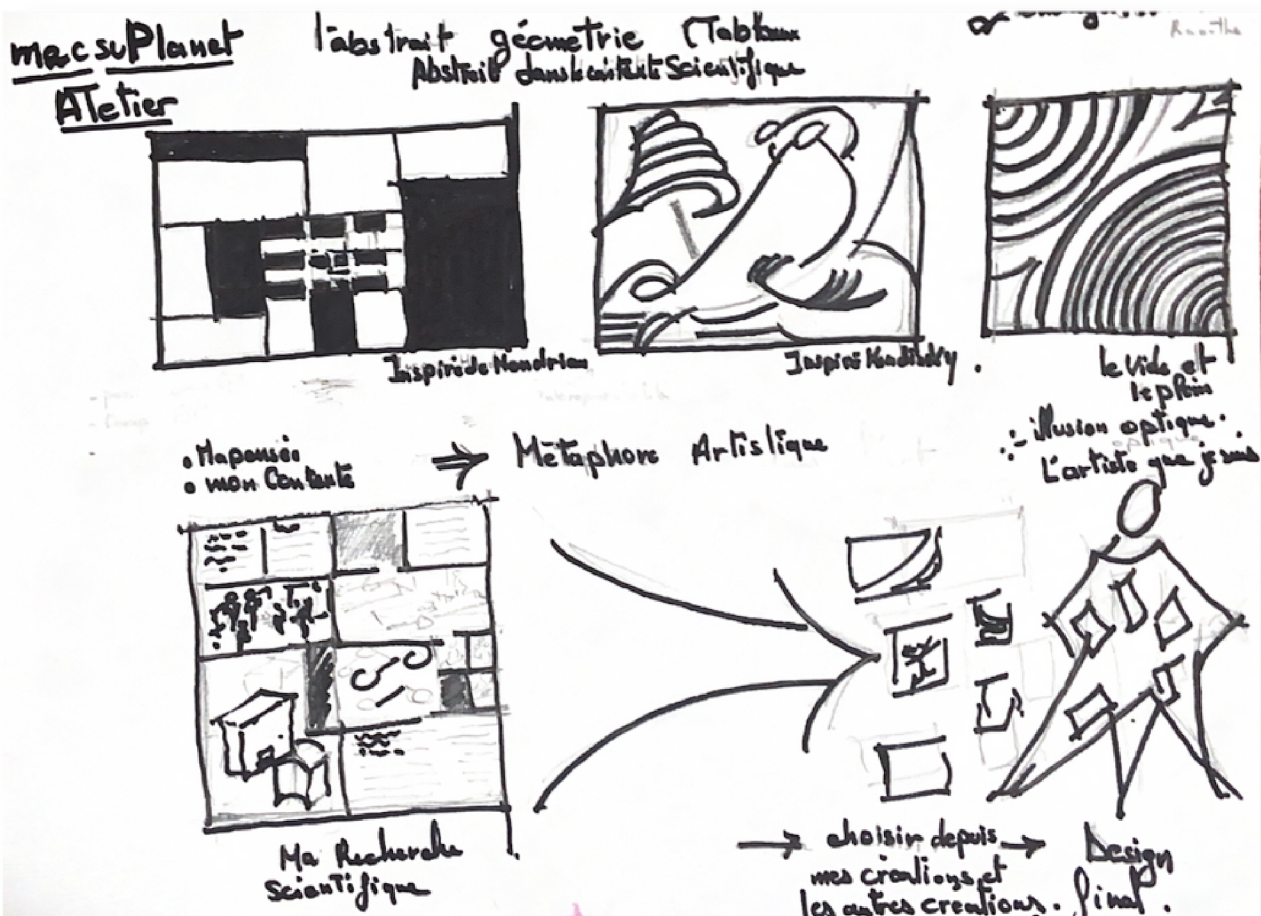
L'art tout simplement !

Quand nous réunissons toutes ces sortes d'arts, nous nous trouvons face à l'art absolu, un mélange des expériences de nos moments forts représentés d'une manière très timide, aléatoire, informelle, hésitante... macsuPlanet venait comme une occasion ultime qui m'a donné l'espoir de faire revivre l'artiste que je suis au centre de mes occupations quotidiennes en tant que femme, mère, femme architecte, femme Doctorante ...

Mes traces d'art :

Je ne suis pas une artiste avec une palette de couleurs et des supports variés devant un objet ou un paysage, en réalité je suis une maman active face à un quotidien chargé, je suis une architecte avec des délais restreints d'exécution, je suis une enseignante face à un public exigeant, je suis une chercheuse face à des problématiques à résoudre.

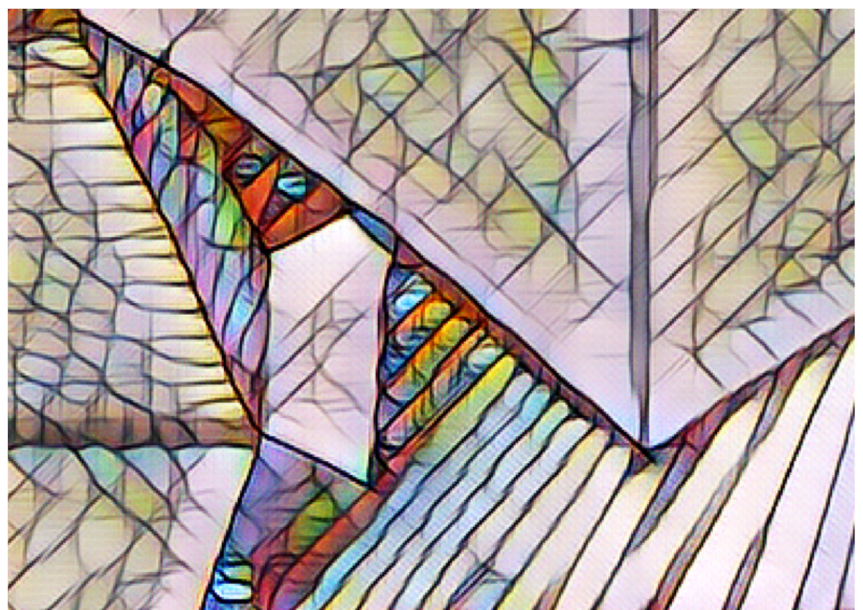
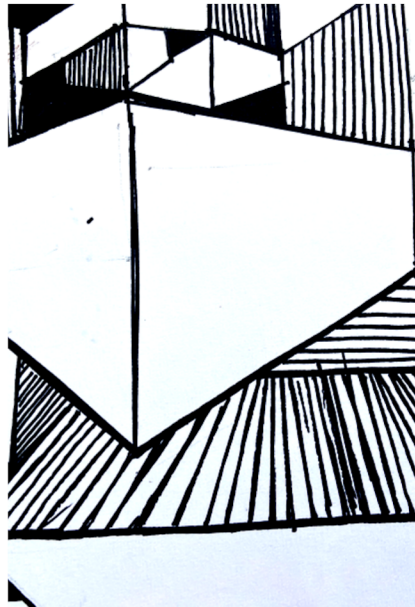
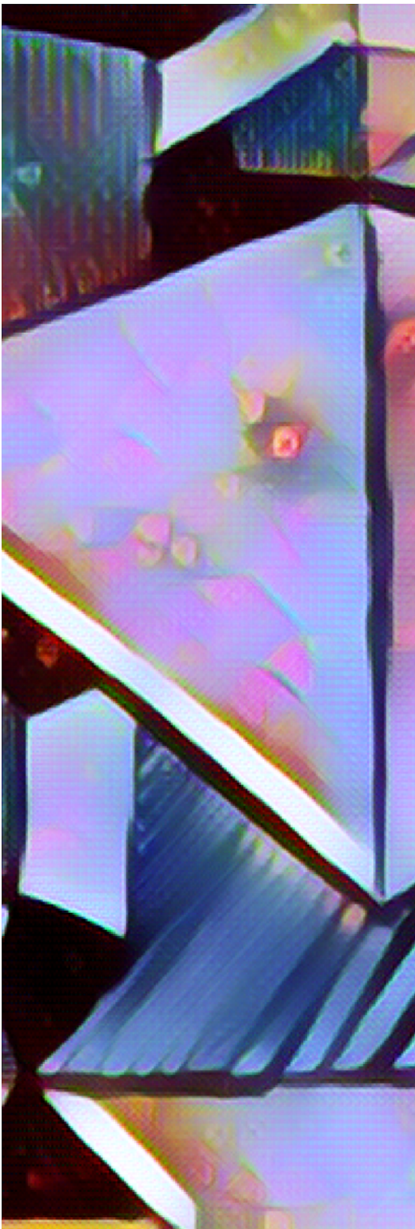
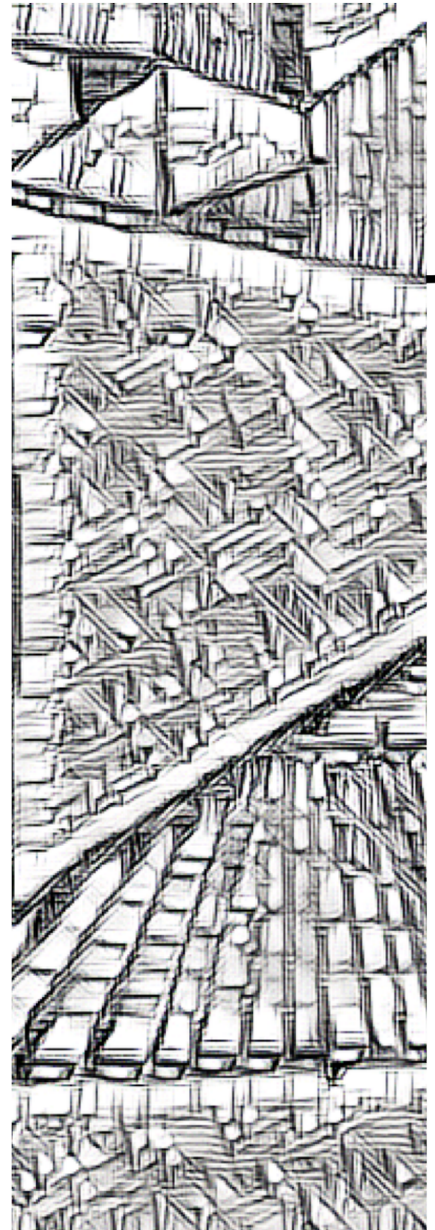
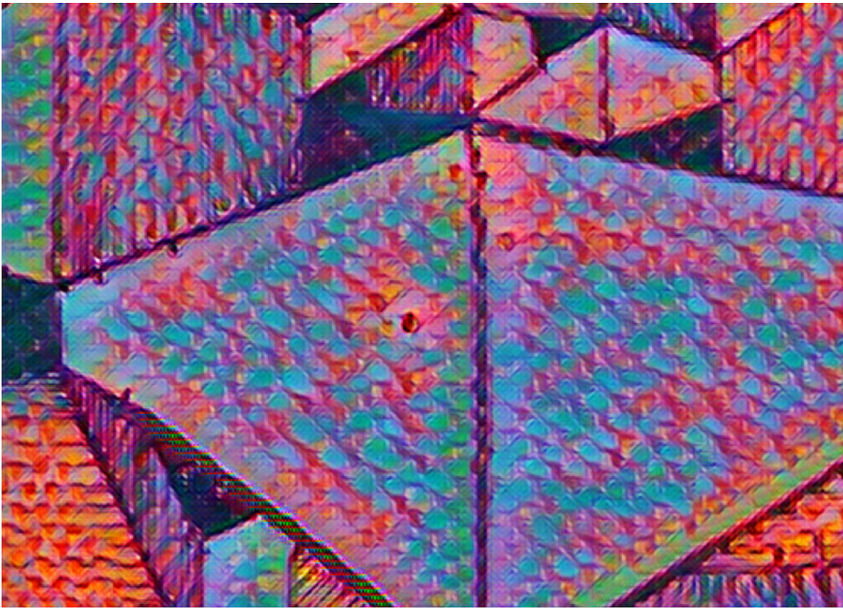
Dans toute ces situations, je garde un support papier basique (une feuille blanche) avec un stylo noir, ce sont mes seuls outils heureusement ! Car en l'artiste que je suis, je dois me contenter de ces outils, dans ces contextes différents, pour laisser une trace personnelle. Je me suis orientée, par conséquent, vers les dessins géométriques complexes en noir et blanc.

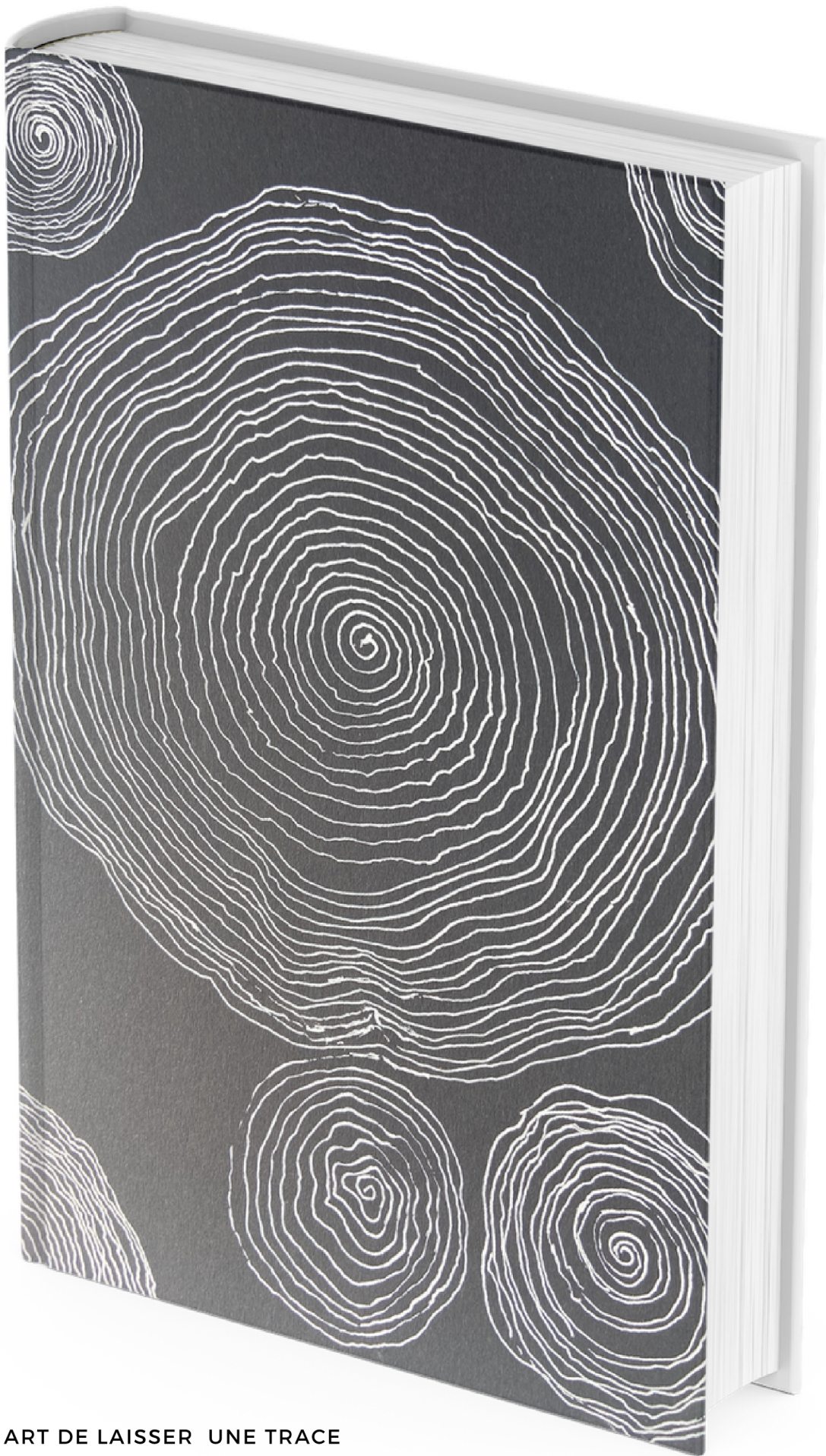


/ L'ART DE TRACER

« unité multiple et complexe unissant les contraires de façon inséparable »

EDGAR MORIN





/ L'ART DE LAISSER UNE TRACE



L'ARTISTE QUE JE SUIS



A vous de participer ! (carte postale)

Que vous inspirent ces expériences ?

Envoyez-nous vos gribouillages, dessins, poncifs, listes de courses, mots doux, petits secrets ou chiffres magiques, et enrichissez l'expérience collaborative de MacSUP de petits fragments de vous-même.

Vos mots sont d'inestimables cadeaux.

CHINOIS 中文

现在轮到您参与了!

(明信片)

这些经验对您有什么启发?

向我们发送您的

涂鸦, 绘画,

陈词滥调, 购物清单, 甜言蜜语,

小秘密或神奇的数字,

用您自己的小片段来充实这次MACSUP的旅途。

您的话语是

无价的礼物。

ARABE بالعربي

كيف تلهمك هذه التجارب؟

أرسل لنا رسومات, شعارات مبتكرة, كليشيهات, قوائم التسوق, كلمات

جميلة وأسرار صغيرة أو أرقام السحرية, وقم بإثراء تجربة MACSUP

التعاونية بأجزاء صغيرة من نفسك.

كلماتك هدايا لا تقدر بثمن.

ITALIEN

IN CHE MODO QUESTE ESPERIENZE TI ISPIRANO?

INVIACI I TUOI SCARABOCCHI, DISEGNI, SCHIZZI, LISTE DELLA

SPESA, PAROLE DOLCI, PICCOLI SEGRETI O NUMERI MAGICI E

ARRICCHISCI L'ESPERIENZA COLLABORATIVA DI MACSUP CON

.PICCOLI FRAMMENTI DI TE

.LE TUE PAROLE SONO DONI INESTIMABILI



CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

ADRESSE

PLACE
POSTAGE
STAMP
HERE



Service Recherche-création
ENS de Lyon

15 parvis René Descartes
BP 7000, 69342 Lyon cedex 07



Bibliographie générale :

Cyrot, P. (2010). Chapitre Aux racines de l'autoformation. "L'autodidaxie Dans l'autoformation", 79-116.

Dayre É, Gauthier D. (dir.)(2020). *L'art de chercher. L'enseignement supérieur face à la recherche-crédation*, Paris, Hermann.

https://www.fabula.org/actualites/e-dayre-d-gauthier-dir-l-art-de-chercher-l-enseignement-superieur-face-la-recherche-creation_98074.php

Foucault, M. (2004). « Des espaces autres ». *Empan*, 54(2), 12-19.

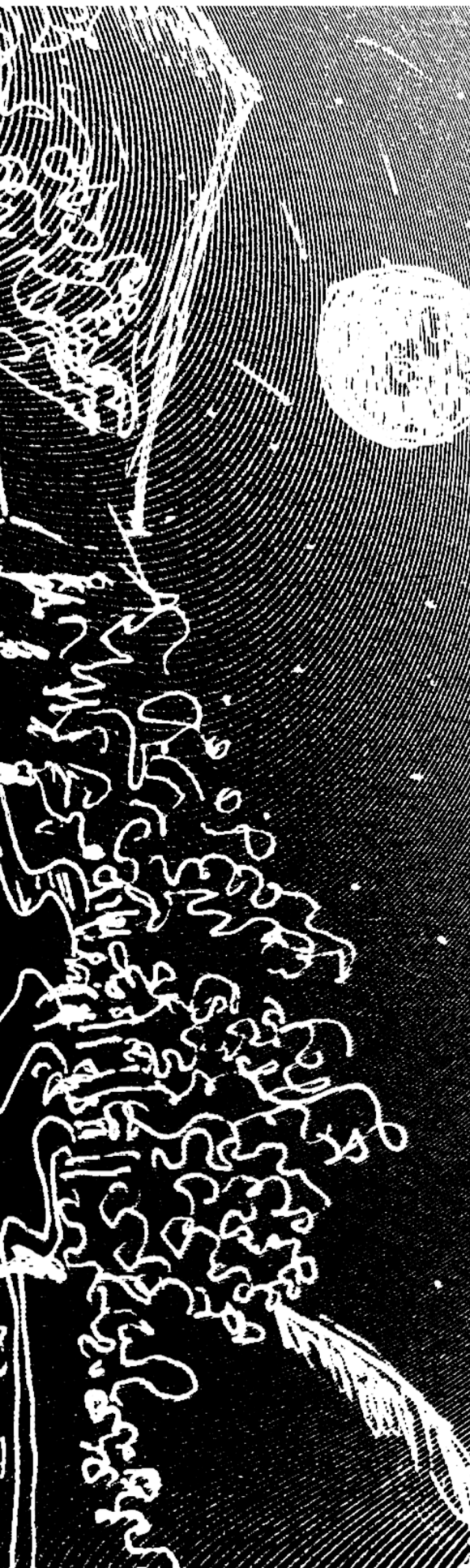
Picon, A. L'architecture saisie par le numérique : théorie, histoire, archéologie. *Revue de l'art*, n° 186/2014-4, 83-89

Prévost, M. (2021). *L'Art d'apprendre*. Paris, Flammarion, 1 vol, 252.

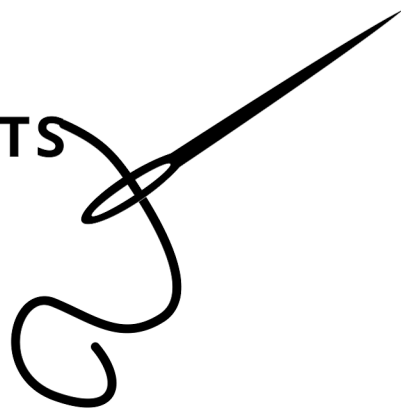
Rancière, J. (2017). *Le maître ignorant: cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard.

Sitographie :

<https://www.centrepompidou-metz.fr/fr/programmation/exposition/lart-dapprendre> consulté le 16/09/2022.



REMERCIEMENTS



L'artiste : Guillaume Adjutor Provost

Le comité de pilotage :

Mauro Carbo (Université Lyon 3)
Jean-Charles Chabanne (Ens de Lyon)
Jean Colombani (Université Lyon 1)
Carole Davy (Université Lyon1)
Spyros Franguiadakis (Université Lumière Lyon 2)
Tristan Garcia (Université Lyon 3)
David Gauthier (Ens de Lyon)
Carine Goutaland (INSA de Lyon)
Sylvianne Lathuilière (Musée d'art contemporain de Lyon)
Cécile Le Luyer (Université Lyon 1)
Françoise Lonardoni (Musée d'art contemporain de Lyon)
Sacha Loeve (Université Lyon 3)
Julie Noirot (Université Lumière Lyon 2)
Anne Pillonnet (Université Lyon 1)
Karine Priot (INSA Lyon)
Stella Ramos-Canut (Université Lyon 1)
Olivier Raymond (Ens de Lyon)
Fanny Thaller (Musée d'art contemporain de Lyon)
Fabrice Valois (INSA Lyon)
Bruno Yvonnet (ENSBA Lyon)

Les doctorants de l'Université de Lyon :

Rémi Anselme (Université Lumière Lyon 2)
Virginie Chaput (Université Lumière Lyon 2)
Wen Dai (INSA Lyon)
Yesmine Karray (Ens de Lyon)
Claire Lucarelli - Le Jouan (Université Lumière Lyon 2)
Antoine Pele-Peltier (ENTPE Lyon)
Nicolas Poncetti (INSA Lyon)
Lucie Pouclet (Université Lumière Lyon 2)
Camille Scheffler (Université Lumière Lyon 2)
Lucio Sciarretta (Université Lumière Lyon 2)
Noé Vaccari (Université Lumière Lyon 2)
Lihan Yu (Ens de Lyon)
Kaouther Zendagui Hachemi (Ens de Lyon)

Tisser le social, tisser les savoir-arts

ISSUE 1

Projet macsuPlanet # 1

Tisser le social, tisser les savoir-arts : c'est l'ambitieuse démarche de cette édition de macsuPlanet, animée par l'artiste québécois Guillaume Adjutor Provost.

Parmi les doctorants ayant participé à cet atelier de recherche-crédation, nous avons offert une carte blanche à quatre doctorantes, aux parcours académiques et personnels divers. Elles racontent leur expérience, leurs tâtonnements dans le processus de recherche et de création, ainsi que les rencontres qui les ont marquées comme autant de moments de grâce.

Elles écrivent aussi librement les méditations ou réflexions que cette expérience leur a inspirées, que ce soit dans leurs recherches académiques...ou dans leurs quêtes personnelles.

Ces textes aux styles et aux genres très divers - qui vont du texte académique à la méditation poétique en passant par le fragment autobiographique - par leur rencontre dans ce livret, montrent bien en quoi ces savoir-arts hybrides entre art et science, permettent, au-delà d'un croisement de savoirs, un croisement des parcours et des êtres : en bref, de tisser le social.

David GAUTHIER
Yasmine KARRAY
Claire LUCARELLI - LE JOUAN
Lihan YU
Kaouther ZENDAGUI HACHEMI